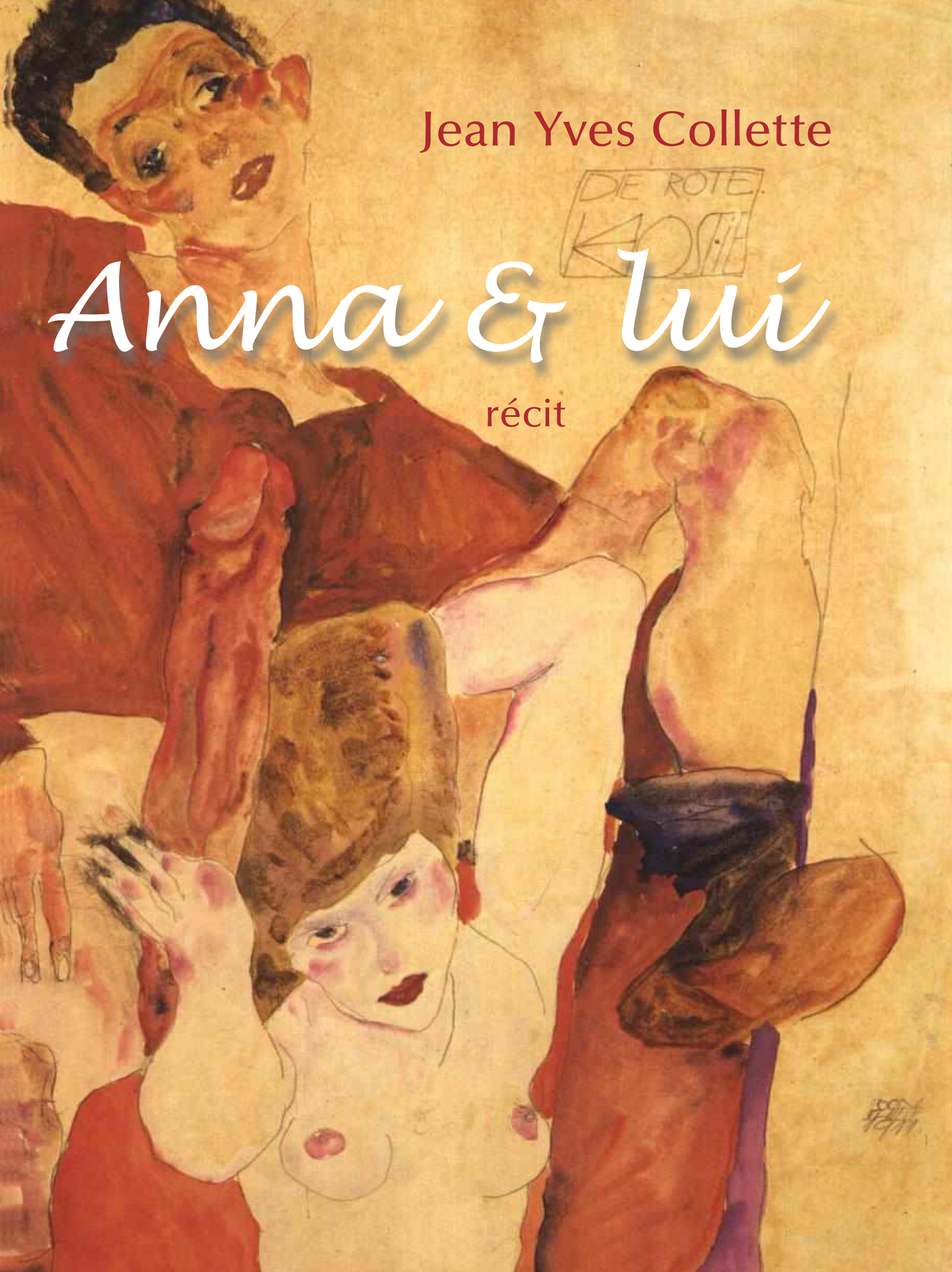

Jean Yves Collette

Anna & lui

récit

Egon Schiele (1890-1918), *Die rote Hostie*, 1911

ama ama

L'amour physique, si injustement décrié, force tellement tout être à manifester jusqu'aux moindres parcelles qu'il possède de bonté, d'abandon de soi, qu'elles resplendissent jusqu'aux yeux de l'entourage immédiat.

Marcel Proust

La passion sexuelle est une divine folie... L'amour physique touche au noyau de l'être et doit être traité comme une chose précieuse et sacrée.

Lou Andreas Salomé

Quoi de plus tonifiant que les aisselles d'une maîtresse amoureuse ?

Le sperme coulait enfin au fond de la gorge d'Anna ! Depuis quelques minutes, ses lèvres, fines mais pleines, et sa langue amoureuse enveloppaient et pompaient, avec une sorte de dévotion, la queue extraordinairement dure de son Loup. Souvent, presque chaque fois, peu de temps avant l'explosion séminale, elle faisait une pause pour lancer, joyeusement : « Ah ! Elle est comme je l'aime ! » Puis, avec l'amour dévorant qui caractérisait leur inaltérable relation, elle le suçait encore doucement, mais si fermement alors qu'il ne restait plus à son amant une miette de résistance.

La queue tremblait ; Anna en ressentait chacune des vibrations. La queue, sous ses impulsions électrisantes, avait la peau à la limite de la déchirure. La queue, sa « belle queue », mouillée de salive et des lubrifiants naturels, la queue, elle allait la finir, elle allait la vider. Anna planta l'objet de toutes ses attentions au fond de sa bouche, la retira et la remit de plus belle ; au troisième coup, elle sentit tout de suite l'éjaculation brûlante de son seul homme, la merveilleuse cadence des jets de sperme qui coulaient en elle et tapissaient sa gorge de miel.

Anna posa sa tête sur le ventre de son amant. Les yeux fermés, elle se reposait de son ardeur tout en continuant de pétrir doucement, avec sa langue et ses lèvres, la verge épuisée. Elle la maintint ainsi pendant plusieurs minutes, tandis que la taille diminuait et que la queue redevenait un comique petit bout de peau qui glissa de lui-même hors de la bouche d'Anna.

❧

Encore une fois, Anna se nourrissait, comme elle l'avait désiré de manière pressante, de la vie même de Jean-Louis. Elle tirait de lui, de sa jouissance, de son délire sensuel, une satisfaction sans borne. Aspirer et avaler jusqu'à la moindre goutte de sa liqueur la comblait et l'incitait à des débordements de tendresse. Elle entendait encore dans sa tête la respiration accentuée de son Loup ; elle le voyait se cambrer ; elle l'entendait jouir dans l'euphorie ; elle fut très heureuse de l'entendre crier, rire, pleurer du bonheur qu'elle venait de lui procurer. Lui, envahi par une immense vague de reconnaissance, débordait d'amour. Personne d'autre qu'Anna n'avait pu lui donner autant de plaisir en même temps qu'autant de tendresse. En silence, les larmes lui venaient aux yeux ; son corps était à plat ; il n'avait plus de mots ; il n'avait plus de gestes ; il pleurait du vertige abyssal dans lequel elle venait de le précipiter.

Après cette transfusion bouleversante, le maintien de leur symbiose s'imposa. Anna, heureuse, monta sur l'homme de sa vie pour venir l'embrasser, pour le réanimer. Elle lui dit : « Je t'aime plus que tout. »

Elle retrouvait le visage de Jean-Louis. Leurs corps allongés se faisaient face, humides, délirants. Leurs langues se mêlaient, leurs lèvres se mordillaient, leurs joues se cajolaient, leurs haleines s'embaumaient, leurs cheveux se nouaient, leurs mains se pressaient :

pendant de longues minutes, entrecoupées de regards et de tendresse exprimée, la passion des baisers les dévora.

❧

Maîtresse du jeu pour ce jour, Anna ordonne alors la scène suivante : son Loup demeure étendu sur le dos, et sa tête, soutenue par un coussin, tombe légèrement hors du lit. La suite est pur délice pour lui comme pour elle qui place ses jambes de chaque côté de la tête de son homme. Avant même qu'elle ne s'accroupisse sur son visage, les effluves de son corps arrivent aux narines de son amant. Il respire profondément comme s'il pouvait attirer à lui toute sa substance et, à son tour, se nourrir d'elle. Le subtil mélange de son *odor di femina* et de son *ombre dans l'eau* le pousse déjà à tendre le cou et la tête pour approcher son visage du sexe humide d'Anna. Jean-Louis voit sa maîtresse sous un angle extraordinaire, dans sa plus merveilleuse intimité. Il reçoit cette image d'elle comme un cadeau et il la complimente : « Anna, tendre et odorante, dépose tes parfums et tes huiles sur mon visage », lui dit-il.

Sans répondre à son Loup, Anna s'accroupit lentement et place son sexe ouvert et très humide sur le visage de son amant, les grandes lèvres enveloppant son nez. Anna se met à bouger doucement dans un mouvement lent et long qui amène sa vulve à parcourir le menton, la bouche, le nez, à dépasser les yeux et à se reposer sur le front et dans les cheveux de son Loup avant de reprendre son mouvement dans l'autre sens. Le mouvement de balancier qu'elle exerce fait que son clitoris n'est pas toujours en contact avec une partie du visage de Loup et qu'il doit tendre la langue pour le lécher au passage et s'abreuver à la source de son amour. En fait, les mouvements d'Anna donnent ce qu'elle veut. Un touché, une absence (qui fait espérer le retour de la langue de Loup, permet d'en apprécier la chaleur), et elle recommence. Anna sait bien comment amener sa jouissance à sa pleine force. Elle le lui a montré à quelques reprises, pour l'exciter, mais aussi pour lui apprendre les subtilités de son propre sexe et les envies qu'elle a développées au fil de leur relation si particulière et qu'ils partagent désormais de si intense façon.

Un observateur, ou une observatrice, assistant à cette scène, profiterait de l'occasion pour admirer le mouvement d'ouverture des fesses d'Anna au moment où, par ailleurs, elle se câline un peu plus vivement. Ses mains sur ses hanches lui servent à maintenir son équilibre. Quand son sexe se trouve au-dessus du front de Loup, les fesses d'Anna s'entrouvrent pour exposer la couleur tentante de son anus. Elle bouge à peine plus rapidement, mais l'homme entre ses jambes sent bien qu'elle s'appuie plus fortement sur son visage à mesure que son plaisir approche. Il tend la langue et soutient les derniers efforts d'Anna. Il ahane avec elle. Il dit, entre deux balancements des hanches de sa Louve : « Laisse couler ton plaisir dans ma bouche... que j'embrasse et conserve ta jouissance dans mon visage... j'attends que la plus rose de toutes les vulves m'inonde... » Si Anna apprécie les élans littéraires de Jean- Louis, elle n'en laisse rien paraître, parce que l'objet dressé entre les jambes étendues de son Loup requiert maintenant toute son attention : ses yeux sont rivés sur la queue raide à nouveau, qui pointe vers le plafond, et que son Loup maintient dans cet état en la titillant doucement.

Parler des sons qu'émet Anna pendant leurs cérémonies amoureuses s'avère difficile. On ne sait pas toujours d'où ils viennent ; au début, on les entend à peine et ils se confondent avec sa respiration ; puis, on les reconnaît, sans pouvoir les définir, et une sorte de joie profonde vous emplit, le jour comme la nuit. Là, il faut s'en imprégner, s'en gaver les oreilles et le cœur, les écouter et en apprécier l'ardeur et en mesurer la durée avec tous ses sens – car, certains jours, ces sons-là se prolongent et, alors, en dire quelque chose, parce qu'il le faudrait, est impossible.

Anna commence à jouir, ses hanches s'effondrent, son sexe recouvre entièrement la bouche et le nez de son Loup qui pousse sa langue en avant et recueille le jus onctueux de ses caresses. Anna s'étend sur le corps de l'homme de sa vie, attrape sa queue, l'enfonce dans sa bouche, roule sur le côté, se colle tout le long de son corps, se vautre dans la chaleur ambiante, tout en continuant d'exprimer, par une musique rauque, le contentement que lui a procuré son exercice d'amour.

❧

Étendus tête-bêche dans le grand lit bleu de leurs ébats, étroitement réunis non seulement par leurs corps mais aussi par leurs pensées, Anna et Loup se reposent. Anna est fatiguée comme un homme après une éjaculation foudroyante ; malgré son désir de garder les yeux ouverts, elle ne résiste pas à quelques minutes de sommeil, dans la chaleur confortable de l'amour partagé.

Jean-Louis, la tête appuyée à l'intérieur de l'une des cuisses de son amante – l'autre étant relevée dans un angle assez ouvert – profite à la fois de la douceur de sa chair et de la portée de son regard pour admirer la vulve d'Anna qui, comme les mouvements d'un cœur, continue de battre. (Loup ne se lassera jamais de regarder, de toucher, de sentir, de baiser ce petit sexe pas comme les autres et qui ne fait pas les choses tout à fait de la même manière.) Il lèche doucement cette chair, pour la rafraîchir et la reposer de son effort soutenu. À l'intérieur, à l'extérieur, il recueille les huiles, il aspire une à une les grandes lèvres dans sa bouche et les câline avec sa langue pour les laver. Il évite volontairement le clitoris et ses environs pour ne pas réveiller son amoureuse. Il écarte doucement les fesses d'Anna pour admirer sa « rose des vents » ; il essuie avec sa langue le périnée et l'anus qui luisent encore des lubrifiants que son sexe produit toujours en abondance. Par petits coups, il pousse sa langue et chatouille en douceur sa rose... Cette coquine intrusion réveille doucement Anna. Elle est radieuse ; elle s'étire ; elle se met sur le dos, forçant Jean-Louis à s'installer, sur le ventre, entre ses jambes. Elle sourit et, espiègle, dit à son Loup : « Encore ! »

Répondant à son sourire, mais sans parler, il avance sa tête au plus près alors qu'elle écarte largement ses cuisses ; elle relève ses jambes et offre à son admirateur un panorama de plaisir. Mais, aguicheuse, Anna referme aussitôt fermement ses jambes sur la tête de son Loup ; elle la tient dans une étreinte longue et essentielle ; elle lui chiffonne les cheveux, comme si elle lui tenait la tête avec ses mains, le visage entouré, et lui disait, en imaginant que cela soit possible d'un seul regard, tout son amour, toute sa tendresse et toute l'affection dont elle est capable.

Quand elle relâche son étreinte et que Loup retire un peu sa tête, elle place ses mains de chaque côté de son sexe, formant un cadre oblong, comme si, par là, elle voulait indiquer ce qu'elle attend.

Il la lèche très lentement ; il dépose sa langue bien à plat, au niveau du périnée, puis il remonte sa tête en tentant d'embrasser la plus grande part de ce sexe qu'il aime tant et dont les effluves le rendent à demi fou ; il atteint le clitoris durci d'Anna en fin de course et, dès le premier mouvement de bas en haut, il sait, ce jour-là, exactement ce qu'il lui faut faire.

Il poursuit ses mouvements ; il la lèche très lentement, comme s'il s'agissait d'une glace à la figue, utilisant la pleine largeur de sa langue. Pendant ce temps, il soulève les hanches d'Anna et place l'un de ses bras sous elles de manière à soulever ses fesses et son sexe ; ainsi, il se rend accessible la si bien nommée rose des vents de son amante qui, tout juste, laisse aller... un petit vent ! L'événement le fait sourire et l'interrompt une demi-seconde.

Il poursuit ses mouvements ; il la lèche lentement. Son sexe étant toujours mouillé et coulant, il n'obtient pas de résistance au moment où il pousse doucement mais fermement son majeur dans l'anus d'Anna. Il place son doigt de manière à ce que sa paume puisse caresser la paroi de son rectum qui confine à la paroi de son vagin. Il lèche lentement, mais cette introduction accélère terriblement les sensations de son amoureuse. Tout d'un coup, sans prélude, elle se met à chanter, avec un accent rauque, l'intense et terrible chanson du plaisir sexuel. Soudain, elle brusque la langue de son Loup et insère des doigts dans sa vulve entre les léchées ; elle fait vibrer son clitoris du plat de sa main ; en quelques secondes, elle vient, elle respire, elle grogne, elle laisse aller un petit jet d'urine brûlante, elle chante, puis elle roucoule, elle coule... elle bouge son bassin, comme si une grosse queue y était plantée, faisant entrer et sortir prestement le majeur dans son petit trou. Elle soupire quand il s'en retire et que Loup tourne un peu son doigt pour masser les parois de sa rose. Sa vulve bave et bat comme jamais Jean-Louis ne l'a vue auparavant. Non seulement a-t-elle joui pleinement mais elle jouit maintenant de sa propre jouissance dans une spirale ouverte.

Après la stupéfaction dans laquelle l'a plongé le spectacle de la jouissance d'Anna, la joie qui a envahi Jean-Louis fut elle aussi indescriptible. Il a pris conscience qu'Anna avait atteint, cette fois-ci, un sommet de plaisir et qu'il en avait été un participant amoureux, un témoin ébloui et un auditeur impressionné.

❧

Quand ils se voyaient, Anna et Jean-Louis ne restaient pas chaque fois très longtemps ensemble. Des contraintes de tous ordres, reliées aux aléas de la vie, les retenaient souvent de profiter à tous les égards de la passion qui les dévorait. De manière à n'en pas perdre trop, ils avaient convenu de se dénuder dès qu'ils se retrouvaient dans leur cachette. Ainsi, à chaque seconde, ils pouvaient se regarder, se montrer, se toucher, se faire toucher, se donner, être pris, s'embrasser, se faire surprendre par un geste, par un mot, par une proposition. Ils se causaient des surprises qui leur profitaient entièrement et qui maintenaient leur désir à un haut niveau.

Anna s'était assise sur un bout du comptoir de la cuisine, tandis que son Loup préparait un plateau de fruits. L'une de ses jambes repliée sous la cuisse de l'autre permettait à la fleur de son sexe de s'épanouir. Au mois de janvier, cette année-là, les clémentines du Maroc, vraiment suaves et juteuses, attiraient les papilles. Loup déshabillait les fruits et en proposait des quartiers à la bouche d'Anna qui, pendant ce temps, babillait nonchalamment et promenait, non moins nonchalamment, des doigts sur ses lèvres et son clitoris. Loup prit un quartier de clémentine qu'il glissa, sous la main d'Anna, dans son sexe. Il s'accroupit ensuite devant elle tandis qu'elle plaçait ses cuisses de chaque côté de sa tête, sur ses larges épaules. Il saisit avec ses lèvres le morceau de fruit que la main d'Anna retenait et le promena sur les parois tremblantes du sexe de son amante. Il se releva, cherchant son visage et sa bouche, introduisit la moitié du fruit entre les lèvres d'Anna puis ils croquèrent dans la chair douce et récoltèrent le nectar qui s'en écoula. Loup recommença, cette fois en conservant attachés plusieurs quartiers du fruit, et c'est avec ses doigts qu'il les introduisit dans le sexe humide et les enduisit des parfums et des jus de son amante. La récolte effectuée, ils mirent leurs quatre mains en coquille autour du fruit et le humèrent ensemble avant de le croquer et ils rirent d'en faire volontairement couler le jus sur leurs mentons et leurs poitrines. Ils recommencèrent plusieurs fois ce manège, s'embrassant longuement entre chaque dégustation.

Ils se remettent debout, face à face. Anna se laisse glisser dans les grands bras de son Loup ; blottie, enveloppée, elle renverse la tête, cherchant insatiablement la bouche de son homme. Tandis qu'ils ne cessent de se câliner, Jean-Louis étend ses bras et commence à masser, à pétrir les fesses dodues de sa maîtresse ; il les écarte, les presse l'une contre l'autre, les cajole séparément, les remonte en les écartant, les presse encore, il les tient ensemble comme deux miches de bonheur, puis il glisse l'une de ses mains dans la raie magnifique et brûlante et prend, dans le sexe ouvert, des rivières de jus parfumés à la clémentine. Il veut maintenant respirer à plein nez ces fesses excitantes, rouler son visage dans leurs odeurs et... en mourir d'ivresse.

C'est ainsi qu'Anna se laisse retourner et laisse son corps s'incliner de lui-même vers la petite table de la cuisine sur laquelle elle s'appuie fermement. Elle écarte les jambes, elle se penche tant qu'elle le peut pour mettre tout son derrière en évidence ; Jean-Louis s'agenouille et plonge son visage dans les chairs exposées ; il inspire bruyamment, il lèche à pleine langue, il s'enduit le visage des huiles et des parfums de son amante. Elle sait, sans qu'il prononce un mot, qu'il veut se saouler d'elle, puis la remplir de son ardeur. Ainsi ouverte, elle donne à son homme le choix de l'huis, mais elle veut que ce soit tout de suite ; elle appuie un côté de sa tête sur la table et utilise ses mains pour écarter et tenir elle-même ses fesses ; elle indique à son Loup qu'il peut la prendre par où il en a absolument envie, quel que soit son choix.

La queue douce de Jean-Louis, qui avait la tête en l'air depuis plus d'une demi-heure, pénètre le sexe fondant d'Anna d'un seul mouvement lent et ferme. La verge a coulé et tremblé devant les nymphes ambrées, humides et gonflées ; elle a passé le vestibule et a glissé jusqu'au fond de son vagin, puis s'est arrêtée. Anna serre les cuisses et les fesses ; son sexe est plein et tous ses muscles se contractent. Ce premier coup les fait presque défaillir. Leurs sensibilités au moindre va-et-vient et, en particulier, l'excitation qu'Anna ressent chaque fois à la seule idée d'être prise par-derrière, dans ce cas avec tellement plus de profondeur, exacerbent toutes leurs ressources sexuelles.

Ils respirent par saccades. Loup bouge, un peu... un peu plus vite. Quand il bouge, la pression exercée sur les parois entraîne des sensations intenses. Moins d'une minute plus tard : « Ça vient ! » dit Anna, dans un souffle rapide. Il n'a pas le temps de répondre : « Moi aussi... », qu'ils débordent de cris et de pleurs et de rires et qu'ils mêlent leurs chansons d'amoureux. Très faibles, leurs jambes faillissent ; ils se laissent choir sur le plancher frais de la cuisine, fusionnés. Loup place un bras sous la tête d'Anna ; leurs corps imbriqués maintiennent la chaleur ; pendant quelques minutes, ils dorment profondément.

❧

Dans leur existence quotidienne, Anna et Jean-Louis forment un couple d'amoureux. Pour les voisins de Jean-Louis et pour quelques commerçants, dont ils fréquentent les échoppes assidûment, l'étonnante intensité de ce couple discret réfute toutes les pensées imbéciles qui veulent que l'amour puisse être coupable d'exister, puisse être illégitime ou illicite. À les apercevoir, tous devraient comprendre que la plus coupable des attitudes serait celle qui les punirait de s'aimer ou les condamnerait à une renonciation en invoquant des raisons, telles que la convenance, indignes de la flamme qui les traverse, de la vague qui les submerge. La clandestinité partielle à laquelle certains les confinent contraint leur amour, mais le renforce jour après jour et lui préserve son état de pureté.

❧

Une autre fois, alors que le désir permanent qu'ils éprouvent l'un pour l'autre se fait sentir avec acuité, Anna se met en route pour retrouver son homme, celui qui remplit son cœur. Quelques jours auparavant, ils convenaient malencontreusement d'un nombre d'activités qui faisaient la place mince à leurs pulsions amoureuses. Malgré cela, pendant le trajet d'Anna, ils conversent au téléphone de manière affriolante ; ils cherchent à s'engager sur la voie d'un rapport passionné et préparent leurs esprits sinon leurs corps. Ils ne se sont pas vus depuis plusieurs jours et ils n'en peuvent plus d'attendre le moment de se toucher, de se sentir et de s'aimer dans leurs chairs.

— Tout à l'heure, bientôt, ma tête sera entre tes jambes et ma bouche sera collée à ta grande bouche coulante, raconte Jean-Louis à Anna.

— Tu crois me faire de l'effet ? Tu veux m'impressionner ? s'amuse-t-elle.

— Ma langue va s'étaler sur ton sexe et je vais te sucer et t'avaler les lèvres... et, si tu n'es pas sage, j'appuierai mon visage en entier sur ta vulve et je bougerai ma tête, alors c'est mon nez, ma langue, mon menton qui te feront de l'effet, ma douceur.

— ...

— Tu ne dis rien ?

— Je me touche, mon Loup. Je suis à cinq minutes. Comment est ta queue ?

— Dure comme tu l'aimes, depuis un bon moment.

— J'enlèverai ma culotte dans l'auto, dit-elle.

— Je t'avertis, je te prendrai tout de suite...

— Oui, c'est ça.

La sonnerie retentit. Nu et bandé, Jean-Louis ouvre : elle resplendit. Dès le portique, il relève sa jupe, il ouvre son sexe avec deux doigts et il introduit sa queue. Elle est tellement juteuse qu'il se demande s'il est bien là où il doit se trouver. Elle se cale dans l'angle du mur et de la porte pour se tenir solidement et soulève l'une de ses jambes qu'elle appuie assez haut sur le calorifère : ainsi, vraiment ouverte, elle avale le sexe de Loup qui s'en va tout droit au fond du sexe fondant de son amour. Pendant que leurs langues se mêlent, Anna place ses mains sur les fesses de son homme et le plaque sur elle avec beaucoup d'énergie. Loup sent qu'à l'intérieur du sexe d'Anna sa queue est massée. Que les muscles de son amante travaillent pour lui... Il veut bouger... En fait, il ne bouge un peu que lorsque Anna l'éloigne de son ventre et de son pubis quelques secondes pour effleurer elle-même son mont de Vénus et son clitoris et se mettre à vibrer et à jouir de manière effrénée. Il reste longtemps en elle en allant et venant doucement tout le temps qu'elle chante et encore après.

Les orgasmes d'Anna sont ainsi faits : ils arrivent soudainement et dévastent tout, ou bien ils traînent telles des complaintes ou des lamentations, qui viendraient de très loin, avant de s'amplifier.

Jean-Louis prend Anna dans ses bras et la transporte dans leur chambre. Il la dépose doucement sur le grand lit. Elle remonte naturellement les jambes et les écarte et Loup la pénètre à nouveau. Après quelques minutes, elle reprend tout bonnement son allant de jouissance. Après un peu de repos, Jean-Louis, dont la passion pour les odeurs d'Anna le dévore, se place à ses côtés et l'embrasse dans le cou, sous les seins, aux aisselles, sur le ventre... Il la respire attentivement pour se souvenir de tout ; entre ses jambes, il hume l'amour dans son sexe, il le lèche, cherchant dans ses mouvements à recueillir des jus particuliers. Anna le laisse faire, lui facilite même la tâche...

« Il faut se mettre en route », dit soudain Anna, fraîche et disposée à attaquer toutes les offres de tous les commerçants de la planète ! Ils partent faire des courses. Un peu triste, Jean-Louis se rend à la volonté d'Anna ; le temps manque pour qu'elle s'« occupe » de lui et, si les choses se passent comme il le croit, il ne leur restera plus de temps, en fin de journée, pour qu'ils puissent recommencer à se cajoler, avant qu'Anna ne reprenne le chemin de sa banlieue.

Jean-Louis est presque couché dans le siège abaissé. À la suggestion d'Anna, qui avait bien senti son désarroi, il a détaché sa ceinture, baissé son pantalon et dégagé sa verge. Elle est dure et pointe allègrement. Anna, qui voit rarement cette queue-là en plein air, reste songeuse devant sa belle couleur et son « allure de cuir poli par le temps » mais, plus que tout, elle en apprécie la « douceur et la fermeté ». Pour elle, les queues « ne doivent jamais être raboteuses ; elles doivent toujours être agréables au palais ».

Prendre sa queue en main et songer à ce qui s'en vient suffit à Loup pour bander effrontément. Par bonheur, la voiture d'Anna a des vitres teintées sur les côtés. Ainsi, il se sent presque à l'aise, mais le petit stress que lui crée la proximité des autres véhicules l'excite également. Anna lui parle, car elle sait que les mots lui font de l'effet. Loup se caresse, se prépare ; elle lui dit : « Ta belle queue va couler dans ma bouche » et il accélère la cadence ; elle lui dit : « Elle va couler au fond et tapisser ma gorge » et il frôle la crise de nerfs. Elle lui dit : « Pendant que je te parle, ma culotte se mouille. Il va y avoir des odeurs pour toi. » Loup frissonne au bord de l'éclatement. Il ne bouge plus les mains ; il ne fait que se retenir. Un geste de trop et il perd le bonheur d'un orgasme dans la bouche d'Anna – ce qui représente rien de moins qu'un délire de sensations pendant de nombreuses minutes, quand elle le garde sur sa langue après l'émission séminale. Elle emprunte une rue calme, près d'un parc ; elle stationne sa voiture et lui ordonne de reprendre sa masturbation. Pendant ce temps, elle enlève sa culotte et éponge son sexe ; elle s'assure que le tissu sente bon et qu'il soit bien mouillé avant de déposer sa culotte sur le visage de son loup et d'en faire pénétrer une partie dans sa bouche pour qu'elle ne glisse pas ; elle lui dit : « Tu aimes mes odeurs et moi, j'aime ta crème, alors tu vas la faire couler tout de suite dans ma bouche. » À peine a-t-elle enveloppé la queue de son Loup avec ses lèvres qu'elle sent arriver une giclée ; elle ouvre la bouche une demi-seconde pour prendre une grande respiration, elle referme ses lèvres sur la queue devenue extraordinairement dure et la pousse jusqu'au fond de sa gorge. D'autres écoulements arrivent ; elle les aspire ; elle avale tout et garde la queue au chaud en l'entortillant avec sa langue ; elle lave la queue de son Loup avec dévotion. Dans sa fabuleuse concentration, Anna n'entend pas les cris de son Loup ni son rire mais, après coup, elle voit ses larmes de joie, dans le silence revenu. Plus tard : « Tu vas me tuer », finit-il par articuler.

Jean-Louis se remet petit à petit de son exaltation... et arrange ses vêtements. Anna retrace le contour de sa bouche d'un peu de rouge... elle salive pour diluer, collés à son palais, les derniers sucs de l'homme de sa vie. Ils vont faire leurs courses. En magasinant, elle voudra qu'il la touche ; lui, il fera tout ce qu'il pourra pour la prendre ; il aura même l'occasion, dans un magasin un peu tristounet où ils ne resteront pas très longtemps, de caresser le sexe de son amoureuse pendant plus d'une minute avant qu'un chaland ne les dérange. Ailleurs, ils ont dû s'interrompre, car Anna « mouillait » au point que cela devenait difficile à cacher... Tout au long de la journée, Jean-Louis respirera plusieurs fois l'humidité douce qui persiste dans le tissu de la culotte d'Anna, froissée

dans sa poche, Anna se collera à lui et lui à elle, et ils s'embrasseront sans cesse comme des tourtereaux !

Pendant le retour, la belle rieuse qui vibre en Anna, soudain devenue très sérieuse, demande :

— Pourquoi, mon Loup, pleures-tu si souvent au moment de jouir ?

— Parce que... dit-il, ne répondant pas. Parce que tu m'aimes, finit-il par ajouter.

❧

Le sexe d'Anna, un drôle de petit sexe, sera toujours unique pour Jean-Louis, parce qu'il appartient à la femme qu'il aime pour toujours, mais sa forme le rend aussi un peu rare, comme s'il n'avait pas atteint son plein développement. Au repos, il a l'air plutôt normal, quoique l'on n'aperçoive pas les replis adipeux des lèvres ainsi qu'on les attendrait. Elles prennent plutôt la forme de deux lobes, comme pour le sexe des filles impubères. Ces lobes, au repos, demeurent arrondis, presque soufflés, et forment une demi-sphère où l'on aurait dessiné, bien droite, une ligne verticale. Quand Anna a des pensées excitantes, ces lobes de chair, qui se prennent pour des grandes lèvres, enflent, durcissent, commencent à s'ouvrir... passionnément, à la folie. Anna précise, dans ses mots, qu'elle aime envelopper son sexe qui « forme une petite boule qui se cache bien dans [sa] main ».

Ce bonheur de forme arrive en même temps qu'un bonheur liquide. Les jus de monsieur Bartholin, qui participent à la lubrification du sexe d'Anna, coulent toujours d'abondance. La texture du beau liquide filant et incolore signale que celle qui aime l'amour est toujours prête à aimer son Loup. Ses petites lèvres sont vraiment petites, mais elles n'en sont pas moins sensibles aux pressions exercées sur elles. Excitées, ses nymphes s'innervent, se remplissent de sang, se gonflent, se colorent (passant du rose à l'ambré) ; si elles se colorent, elles se préparent à accueillir l'instrument de plaisir qu'aura choisi Anna et n'attendent que de s'ouvrir pour en faciliter le passage. Si elles se colorent, elles annoncent à leur maîtresse un plaisir presque assuré. En même temps, à leur tour, elles sollicitent les attributs du clitoris qui les coiffe. Le bouton encapuchonné se cache au-dessus des nymphes, dans les replis des lèvres qui le protègent. Ses innombrables terminaisons nerveuses le rendent singulièrement disposé à la stimulation. Le gland et la hampe se gorgent de sang, augmentent de volume et le clitoris s'érige ; à ce moment, il est particulièrement sensible aux caresses directes qui provoquent des sensations intenses et extrêmement agréables.

Si Anna entretient son corps méticuleusement, elle est en particulier attentive à l'état de ses parties génitales qui servent à son plaisir quotidien. Elle préfère, par exemple, apercevoir le moins possible de poils et s'assure que ceux qui restent soient bien taillés. Elle dit que les poils l'empêchent d'éprouver (dans la paume de sa main et sous ses doigts) des sensations qui ne se perçoivent qu'à fleur de peau, comme celles que lui procurent les terminaisons nerveuses qui fourmillent dans son mont de Vénus et qui en rendent la stimulation quasiment aussi agréable que celle de son clitoris.

En vérité, plus tôt dans sa vie, au moment où Jean-Louis l'a connue une première fois pour toujours, Anna arborait, entre des cuisses blanches d'une mémorable douceur, une touffe serrée d'un noir intense, d'une abstraite beauté, dont les poils drus et abondants constituaient plus une barrière qu'un excitant. L'excitation consistait, plutôt, pour une langue, à franchir un tel obstacle. Jean-Louis a un souvenir impérissable de la première fois où il plongea son visage dans cette jungle vive et odorante. Ce jour-là, ils furent l'un pour l'autre la personnification d'une fièvre impossible à maîtriser. Anna, debout, adossée à une table, Jean-Louis accroupi entre ses jambes, encombrés tous deux par des vêtements qu'ils n'avaient pas osé enlever complètement, tous les deux empêtrés, ils savaient qu'ils pouvaient être surpris à tout moment. Malgré tout, elle voulait fondre dans sa bouche ; malgré tout, il voulait se perdre dans son sexe. Les mots ne permettent pas de décrire le pur désir, l'envie formidable qu'ils ont eue d'être unis dans leurs chairs, mais cette journée de « première fois » demeurera la leur pour l'éternité.

❧

Depuis un bon moment, les yeux dans les yeux, Anna écoute Jean-Louis lui rappeler, à sa manière, un bout de leur histoire amoureuse à travers une description des particularités de son corps et de son sexe, et en agrémentant son récit de souvenirs aussi suaves les uns que les autres ; cela fait sourire Anna et l'excite. En fait, Loup se contente de raconter, de transformer en historiettes aguichantes ce qu'elle a elle-même évoqué à divers moments de leur précieuse relation. Les résumer permet à son amant de comprendre comment Anna perçoit certaines agitations de son corps tout en passant des moments agréables à s'aviver sexuellement... Interrompant le discours de Jean-Louis, Anna dit qu'un souvenir enivrant qui lui monte à la tête (elle ne dit pas lequel) l'incite à glisser sa main droite dans sa culotte !

Dans la petite ville où habite Anna, où ils se trouvent attablés à la terrasse d'un café, elle se penche vers lui et lui chuchote, par bribes : « Emmène-moi quelque part... pas trop loin... je veux... j'ai envie de me le faire... dehors... c'est pressant... Tu vas me regarder et tu vas surveiller les environs... Tu vas me regarder intensément puis, après, tu me raconteras ce que tu auras vu... s'il te plaît. » « Je t'aime », lui répond-il. Il dépose de l'argent sur la table et fait un signe au garçon. Ils quittent rapidement le café et prennent la direction de l'île des Moulins qu'ils traversent en peu de temps ; ils franchissent aussi la passerelle au-dessus du petit barrage pour atteindre, sur les rives joliment boisées de l'île Saint-Jean, une zone tranquille près de la rivière. Anna repère tout de suite un endroit qui lui convient. Elle enlève sa culotte et la confie à Jean-Louis qui la colle sur son visage et la respire intensément avant de l'enfouir dans sa poche. Anna est face au cours d'eau, fébrile, nerveuse, mais sa détermination à jouir en plein air emporte tout. Elle se place dos à un arbre, s'accroupit comme si elle allait faire pipi, remonte sa robe et en coince l'ourlet dans sa ceinture de manière à ce qu'il ne traîne pas par terre ; ses cuisses émouvantes, largement écartées, dégagent entièrement son sexe rose surmonté d'une presqu'île noire taillée finement ; ses lèvres qui s'assombrissent, gorgées de sang, et la lumière des liquides délicieux qui brille, remplissent les yeux de Jean-Louis. Il a d'ailleurs ressorti la culotte d'Anna de sa poche et la garde collée sur son visage pendant qu'il la regarde.

Anna ferme les yeux... elle appuie sa tête contre le tronc ; elle oublie tout ce qui est autour d'elle ; elle fait le vide pour mieux s'emplir de l'idée qui lui trotte dans la tête ; désormais elle est à l'écoute des moindres inflexions et tressaillements de son corps. Elle prend d'abord tout son sexe dans sa main droite ; sa main gauche est appuyée en bordure de sa vulve, à l'intérieur de sa cuisse. Son majeur droit « touche en premier au clitoris en s'insérant entre ses lèvres gonflées... La première impression est très forte, très particulière... comme une surprise », dira plus tard Anna.

Cet effet premier entraîne ses épaules et ses hanches à des secousses. Jean-Louis imagine les petites mamelles frémissantes de son amoureuse et aperçoit ses mamelons durcis au travers de la chemisette. Elle raidit ses muscles, son corps tout entier veut intensément des sensations. La chair de sa vulve est gonflée et ferme, et la main qui la recouvre, et le doigt du milieu qui se courbe entre les lèvres... c'est « l'apparition de quelque chose de précieux, un incroyable déclencheur ». Après d'autres caresses, la pulsion devient rythme et les mouvements s'accélèrent ; son ventre se tend ; « il serait insoutenable de ne pas continuer », expliquera Anna.

Bientôt, Anna se contente de serrer ses grandes lèvres entre deux doigts et de bouger sa main de haut en bas assez vivement, contrairement à son habitude. Après quelques moments, elle arrondit son mouvement pour mieux couvrir la zone de son clitoris et de son mont de Vénus et tirer un meilleur parti de son électrisante gestuelle. Pendant ce temps, l'autre main d'Anna, qui cajolait le contour des lèvres, caressait les cuisses, mesurait les liquides, fait maintenant pénétrer deux doigts côte à côte le plus loin possible dans son vagin délirant, puis les fait ressortir pour mieux recommencer et encore intensément recommencer et tirer des parois hypersensibles de son sexe et de tous ses muscles le plaisir le plus intense et le plus long. Tous ces mouvements font du tapage dans la tête de la Louve ; elle reconnaît le tonnerre qui approche et se concentre terriblement ; sa bouche entrouverte aspire par à-coups. Loup voit bien ce qui s'en vient et constate les efforts quasi douloureux de sa passionnante maîtresse pour retenir des sons qui mériteraient pourtant de s'exprimer. Elle se tend et frissonne et son corps a des mouvements involontaires; elle jouit; elle tremble de tous ses membres; tout d'un coup, elle se tend encore plus et un jet doré part droit devant elle, mais elle demeure crispée; un autre jet, un peu plus long, vraiment excitant à voir, fait son effet... Anna commence à se détendre. Ses mains forment maintenant une coquille qui garde précieusement, le plus longtemps possible, le chaud résultat de ses ardeurs. Elle est souriante, sa respiration redevient égale, elle rouvre ses yeux, elle revient d'ailleurs, elle revient d'un ailleurs très lointain.

Jean-Louis s'approche d'elle et l'aide à se relever. Il place les mains d'Anna sur ses joues pour qu'elles enveloppent son visage. Il retient Anna tout près de lui ; il sent bien les vibrations qui continuent de parcourir son corps. Les mains qui ont caressé, qui ont pénétré, qui ont fait jouir, puis qui ont protégé le sexe entier de son amour pour toujours, il veut les imprimer dans sa mémoire. Jean-Louis en respire avidement les odeurs et en lèche les paumes... Puis, il la prend dans ses bras, il la soulève de terre et il la transporte ainsi jusqu'à un banc, à proximité. Il s'assoit et garde la femme de sa vie assise sur lui, comme un bébé que l'on enveloppe et que l'on tient chaudement près de son corps, que l'on protège.

Elle ne le lui dit pas très souvent, mais cette fois elle parle avec une telle ardeur – semblant avoir pesé le sens de chacun des mots pourtant simples qu'elle va prononcer – qu'ils en sont bouleversés tous les deux : « Mon Loup, je t'aime... je sais que personne ne m'aime et ne m'a aimée autant que toi, que personne n'a été aussi bon que toi pour moi... Ne crois pas que je l'ignore, ne crois pas que je tienne cela pour acquis, mais sois assuré que je chercherai toujours à être à la hauteur de l'amour que tu as pour moi. »

❧

Le plaisir que chaque personne peut tirer de sa propre nature est l'un des plus grands dons que la Nature a faits aux humains... et que les religions, les gouvernants et les contrôleurs de tout acabit s'acharnent à codifier et à interdire depuis que le mot « civilisation » a été inventé.

❧

En janvier (encore !), Anna et Jean-Louis finissaient un casse-croûte ; nus depuis l'arrivée d'Anna, selon leur bonne habitude, ils s'étaient agacés sensuellement en parlant, en préparant le repas, en buvant un vin doux, en mangeant... Prêts depuis un bon moment, ils s'étaient enivrés de leurs baisers et de leurs gestes, et leurs mots les avaient rendus coulants. Mais Jean-Louis avait très mal au dos et il se demandait comment il ferait pour honorer le sexe d'Anna affamé de sensations fortes. Jean-Louis, assis sur une chaise droite, était tout de même bandé comme un cheval ! Anna lui suggéra : « Place la chaise près du mur pour pouvoir l'incliner légèrement et l'appuyer, puis assieds-toi bien au fond et ne bouge plus. » Loup fit ce qu'elle lui proposait, puis il se cala sur la chaise. Son sexe était dressé presque à la verticale.

Jean-Louis admirait les jambes d'Anna pour leur souplesse, leur forme et la délicatesse de la peau. Il ne les avait jamais vues ni imaginées aussi longues, aussi puissantes que ce qu'il a pu constater lorsqu'elle s'est assise sur sa queue. Elle s'était avancée, avait enjambé ses propres jambes qu'il avait tendues vers l'avant. Son sexe, sa vulve entière était alors presque à la hauteur du visage de son Loup et des effluves délirants emplissaient ses narines. Puis, elle s'accroupit : l'angle droit que formèrent alors les cuisses d'Anna l'éblouit. Les grandes lèvres ouvertes, mouillées fastueusement, elle les bouge maintenant un peu d'avant en arrière sur le gland de son homme pour l'enrober. Le sexe vibrant d'Anna embrasse le sexe dressé de Jean-Louis dans une belle et lente manipulation. L'autre angle, variable, constitué en continu par les mouvements de haut en bas des hanches magnifiques d'Anna, est tout aussi fascinant. Tous ses muscles, son corps entier, sont employés à provoquer le plaisir ; ils arrachent sans relâche aux amants des respirations, des écoulements, des sons, des mouvements de pénétration et d'extraction qui ne peuvent caractériser aucune autre activité que celles de leurs sexes.

Anna montant son Loup est altière comme une reine ; Anna est magistrale comme une savante ; Anna est surdouée comme une pianiste. Son corps, ce jour-là, à ce moment-là, est une fabrique de sensations. Ses hanches se balancent comme celles d'une gymnaste ; pas une seconde qui ne soit d'une exceptionnelle concentration pendant toute l'épreuve. Pas une parcelle de leurs corps qui ne soit destinée au plaisir absolu, là et en cet instant, entièrement, jusque dans leur sang.

Résultat de cet effort et de cette tension, Anna jouit (pourquoi en dire plus ?)... Tout de même : son corps est transformé, sa voix arrive tout droit du creuset de la vie, comme les bruits de la création du monde ; entendre ces bruits seulement, sans participer à l'événement qui se déroule, pourrait mener le plus sage à la folie ! Anna arrose son Loup ; elle lance par saccades des jets brûlants sur son ventre ; l'or liquide coule sur ses couilles et a des effets qui se répercutent dans tout son corps ; il a des frissons, il perd la raison... Il se prend pour un volcan ! Le plaisir arrive, il est arrivé... et il persiste. Anna jouit encore. Loup jouit à l'unisson et lance son sperme au fond du ventre de son amante, de la femme de sa vie, de la femme qu'il aime plus que sa propre vie, dans ce milieu extrême de chaleur et de douceur, enveloppé de l'amour que cette femme, Anna, porte à cet homme, Jean-Louis, tout cet amour qui les transporte et les maintient dans un délire extraordinaire et les fait se dépasser continuellement.

❧

Après le départ de sa Louve, il arrive que Jean-Louis s'écroule, renversé par la passion sensuelle qui a été la leur. Il n'en revient pas, comme aujourd'hui, mais il comprend sans doute mieux le postulat selon lequel plus on donne de plaisir, plus on en éprouve. Il sait bien que ni Anna ni lui n'ont jamais compté quoi que ce soit dans leur relation entièrement libre et véridique, mais il constate que plus Anna s'enivre de jouissance, plus son seul désir est de la combler ; plus elle sublime le plaisir, plus il en profite ; plus elle jouit, plus l'homme de sa vie jouit, plus leurs corps et leurs esprits jouissent dans une plénitude admirable. Plus elle donne, plus il recueille ; plus il l'aime, plus elle reçoit de l'amour ; plus ils sont en harmonie, plus les voilà secrètement et puissamment liés.

La façade matrimoniale entretenue ailleurs par Anna – dans un monde étranger à Jean-Louis – ne présente aucune ressemblance avec la relation clandestine qu'elle nourrit. Ces liens ne peuvent pas coexister dans le même air, au risque de s'entr'étouffer ni dans le même espace, faute de place. Ils pourraient même ne pas pouvoir exister sur la même planète.

❧

Quelquefois, Anna passe en vitesse et quand elle passe, une fois par semaine, Loup est bandé. Il dénude le beau derrière de sa Louve et s'y frotte. Devant, il ouvre son sexe avec sa main gauche et y mouille ses doigts. Avec son bras droit, il l'enveloppe et la câline. Sa queue juteuse tremble entre ses fesses ; il s'accroupit tout de même devant les qualités de sa déesse, il la respire, il hume son sexe (qui sent le propre). Il le lèche ; il enfonce sa langue autant qu'il le peut entre ses lèvres, il rejoint les nymphes ; elles sont crémeuses. Anna facilite son accès. Ses lèvres se détachent ; sa vulve est ouverte. Elle veut que son amant travaille sa pâte : il la lave, il la mange ; elle halète tout de suite ; il la suce, il aspire sa crème. Il entreprend amoureusement son clitoris. Elle jouit. Elle jouit si facilement ! En fait, elle le veut et cela arrive ! Il a de la difficulté à maintenir sa bouche près de son sexe. Anna lui fait un coup d'eau sapide dans la bouche. Elle commence à sentir très bon ! Il se redresse et insère sa queue fermement jusqu'au fond de son amante. Deux ou trois mouvements et elle dit quelque chose. Elle dit que « c'est bon » ; après, elle dit : « plus fort » ; Loup y va plus fort ; elle dit : « profond » et il tend son ventre, pointe sa verge, appuie son pubis sur le sien et va jusqu'au fond d'elle ; là, des impulsions musculaires tendent et détendent sa queue ; la pensée de Loup pénètre alors dans les profondeurs de la chair d'Anna. Elle recommence à jouir. Loup reste en elle en bougeant lentement mais fermement pendant qu'elle n'arrête pas de chanter. Après sa chanson, encore tremblante, elle engouffre la queue de son Loup qui est enrobée et parfumée de sa propre jouissance ; les mouvements impeccables de ses lèvres et de ses mains le font couler en riant.

Quelquefois, la Louve n'a qu'une heure. Alors, elle vient sur le Plateau Mont-Royal seulement pour tapisser le fond de sa gorge de la liqueur séminale de son homme. Elle le prend dans sa voiture, elle va se garer dans une rue tranquille, elle tire de sa queue le jus « qui la rend folle », dépose son Loup chez lui et reprend la route de sa Bonneterre. Sur le chemin du retour, elle se caresse en douceur pour maintenir le tempo ; dès qu'elle est à la porte de sa maison, dans le stationnement en demi-lune, cachée par les buissons, dans un autre univers, elle se masturbe jusqu'au vertige. Elle examine sans le voir le vélo qui traîne devant la porte d'entrée. Elle a un orgasme qui, toute la journée, comme une personne heureuse, la mènera à chantonner en travaillant.

Quelquefois, trois fois au cours de la même semaine, elle part de sa petite ville, arrive dans la grande ! Elle a peu de temps, mais elle veut son amoureux près de sa peau. Elle a prévenu de son arrivée, mais elle arrive n'importe quand parce qu'elle sait que la langue de Jean-Louis est la plus douce et qu'elle a une soif interminable de sa vulve. Ils s'embrassent ; Anna est déjà nue. Elle s'installe sur le dos, sur la grande table de travail dans le bureau de son Loup, elle remonte ses jambes, écarte ses cuisses blanches, se fait lécher, se fait sucer, se fait aspirer, se fait pénétrer par la queue innervée de son plus attentionné serviteur. Après, pendant qu'elle reprend son souffle, elle attire la queue de Loup dans sa bouche et la presse et l'engouffre et l'enfonce et la vide... Elle essuie sa vulve avec sa culotte et la laisse à son Loup qui en fera l'entretien. Elle quitte précipitamment sa vie secrète ; elle va préparer le repas de midi des enfants qui reviennent de l'école.

Quelquefois, Anna ne peut pas quitter sa demeure et ils choisissent, avec réticence, de se rencontrer chez elle, dans ce lieu qui les inquiète. Ils y sont moins à l'aise et leur rendez-vous doit être plus court.

La première fois, Jean-Louis devait arriver à 13 H 15 par l'autobus 25 A de la MRCLM mais, la tête dans la lune, rêvant des bras d'Anna, il est descendu du véhicule un peu trop tôt. Il a dû marcher un bon moment boulevard des Hobereaux, puis traverser la cour vide de l'école avant de se rapprocher de la maison en passant par un petit boisé. Il doit utiliser l'entrée à l'arrière de la maison car, prudence oblige, dans les banlieues où il ne se passe rien, les voisins sont beaucoup moins discrets qu'en ville. Il est 13 H 45. Tout un chacun est à ses occupations. S'offrant un *lapsus linguæ,* Anna confirme à Jean-Louis, sur son portable, que la vie (que la voie) est libre.

Pendant que Loup avance à travers le sous-bois, elle scrute le paysage et attend fébrilement d'apercevoir son amant. Elle est presque nue ; elle ne conserve sur sa peau douce qu'une camisole et une culotte blanches. Elle se caresse doucement au travers de sa culotte en regardant par la double porte vitrée de la terrasse. Sa vulve, qui réagit toujours spontanément, produit des jus qui vont bientôt enchanter son Loup. Jean-Louis arrive, contourne les chaises de jardin et s'avance sur les tuiles de ciment qui parsèment la cour. Il gravit en trois temps les six marches de l'escalier, puis enjambe la caisse de Corona vide laissée à la traîne. Anna fait glisser la porte pour lui permettre d'entrer.

Ils se sourient, mais un fond de tristesse voile leurs regards ; ils se disent peu ou ne se disent rien, mais ils se dévorent des yeux et des mains : l'émotion déborde de partout. Pourquoi se désirent-ils si terriblement ? Leurs corps se pressent l'un contre l'autre ; leurs bouches se rejoignent et ne se laissent plus ; des larmes montent à leurs yeux : ils ne se sont pas vus depuis si longtemps...

Les vêtements de Loup tombent. Le désir affleure de toutes parts. C'est la première fois qu'il visite sa maison et il en est très ému. Anna veut lui montrer où elle travaille et comment elle est installée quand ils se parlent longtemps au téléphone et comment elle étale ses jambes et place une main entre elles quand il lui dit des mots très agréables à entendre.

Mais elle veut surtout lui montrer le grand miroir sur pied devant lequel elle se déshabille complètement, quand elle est seule et que son Loup est inatteignable, et se masturbe longuement en se regardant. Quand la chaleur a suffisamment envahi son corps et tous ses sens, Anna ferme les yeux et, malgré l'absence de l'homme de sa vie, elle sent la présence de sa tête qu'elle tient fermement entre ses jambes, perçoit la pression de la langue de son amant dans ses lèvres, ou apprécie le mouvement de ses doigts ou celui de sa queue et... Alors, pendant que le plaisir monte entre les doigts d'Anna, un chaud liquide coule doucement sur ses cuisses et accompagne son orgasme discret (insuffisant, mais salutaire...). Anna a voulu lui montrer comment elle est quand elle lui appartient, quand sa présence lui manque terriblement.

Elle veut se voir nue avec son Loup devant ce miroir et mémoriser leur image. Mais, cette image lui apparaissant, tout à coup, elle en veut beaucoup plus : elle prend la queue de Jean-Louis et la manipule en l'examinant « de loin », et elle s'intéresse aux effets de ses mains sur l'objet qu'elle voit réellement « comme dans un miroir ». Anna place son Loup face à la psyché et s'appuie contre son dos ; ses bras entourent les hanches de son homme de chair et de sang, et ses mains caressent la poitrine, le ventre... mais elles ne résistent pas longtemps avant de saisir et de tâter avidement la queue érigée, la hampe droite, les couilles pleines, le gland turgescent. Le jus transparent qui coule du méat facilite la manipulation, mais elle y ajoute de la salive pour humecter la queue de chair claire qui regarde le ciel. Elle fait des longueurs avec une main ou avec ses deux mains. Quand c'est avec une main, l'autre main, à la base du sexe, tire sur la peau de la queue pendant quelques secondes – comme si cela était encore possible – puis la relâche ; quand la peau est tirée, l'autre main d'Anna mouille à nouveau le gland de salive et le masturbe rapidement d'un mouvement arrondi, très efficace, parce qu'il ne laisse jamais la face antérieure de celui-ci, la plus sensible... Anna ne lâche pas du regard tout l'appareil génital de son Loup qui la fascine. Elle dorlote les couilles en les enveloppant, comme si elle en réchauffait et massait les testicules, puis elle les chatouille du bout des doigts et les transporte de frissons. Elle est savante : la tension et la raideur de la queue et la respiration de l'homme de sa vie lui indiquent qu'elle va arriver à quelque chose ; elle ne peut pas s'arrêter ; elle ne veut pas ; elle suit intensément les mouvements de ses mains sur le canon chargé à blanc de son Loup tandis que lui ne peut plus les regarder dans le grand miroir. Il ferme les yeux ; son plaisir commence à se dessiner gravement dans sa tête.

Entre le ventre et les seins d'Anna et le dos de Jean-Louis, la sueur ruisselle. La chair des jambes d'Anna, humide et glissante aussi, se frotte à celle des jambes de Loup. Tout en l'embrassant dans le cou, Anna continue de regarder dans le miroir le déroulement et surtout les effets de son action pendant qu'elle exacerbe les sensations de l'homme qu'elle aime le plus au monde. Dans sa tête et avec tous ses sens, elle tourne un film qu'elle se projettera les tristes journées où ils ne pourront pas être ensemble. Pour quelques secondes, elle lâche la queue et parcourt de ses deux mains la large poitrine de Loup. Comme un avion, il se dépressurise ; il est au bord de l'évanouissement. Pour le soutenir, Anna va chercher dans son propre sexe des liquides lubrifiants qu'elle mêle à ceux de la queue qui brûle à nouveau dans ses mains. La tension ramène au premier plan les pulsations qui montent dans la verge ; maintenant, elle ne le lâchera pas avant d'en avoir extrait des liquides impressionnants...

Surtout, elle fixe avec une intensité folle le miroir où sera forcément projetée l'eau-de-vie de Jean-Louis.

Peut-on imaginer les choses de cette manière ? Il semble qu'Anna s'autohallucine à regarder chacun des détails de l'action qu'elle dirige depuis de nombreuses minutes. Elle est dans le corps de son amant ; elle perçoit avec lui et en même temps que lui toutes les inflexions de ses sens ; elle vibre ou tressaute devant les assauts de ses propres mains et de ses propres doigts sur le corps et sur la verge torturée de son Loup. Elle est dans la queue même de son homme à nager dans le liquide séminal qui va bientôt être projeté ; elle lui parle, elle s'en enduit, elle en mange, comme si elle pouvait manger de l'amour à la petite cuiller. Elle est heureuse comme un bébé flottant dans le liquide amniotique et agitée comme une femme qui délire pendant qu'elle jouit d'orgasmes à répétition.

La Louve écarte autoritairement les fesses de Loup avec l'un de ses genoux, elle remonte sa cuisse entre ses jambes et presse le sac gonflé des couilles. Les genoux de Loup plient, par nécessité, et les muscles de son ventre se contractent. Elle fait les mouvements et les pressions ultimes et un premier jet traverse l'espace interstellaire pour frapper la vitre brillante du miroir et multiplier, par réflexion, la présence du sperme dans une explosion, au niveau microscopique, équivalant à une bombe nucléaire ; et encore, une seconde plus tard, et encore, en moindre intensité, un autre jet ; Anna pousse Loup à se rapprocher du miroir pour qu'elle le voie gicler de plus près et ne perde pas sur le sol des gouttes précieuses. Loup se laisse tomber à genoux. Il crie et pleure, mais Anna ne l'entend pas. Ça ne l'intéresse pas ! Elle dirige la queue de Loup vers sa bouche et la presse brutalement de la base vers la tête pour en vider le canal ; avide, elle aspire, comme celle qui cherche de l'air désespérément, les dernières gouttelettes qu'elle peut tirer de la queue elle-même.

Elle abandonne son Loup ; elle le torturerait si elle pouvait maintenant lui faire produire plus de jus et si elle ne regardait pas déjà, les yeux envoûtés, le sperme couler doucement sur la glace... Anna est en transe ; elle est agitée de passion ; elle est fascinée par la glissade lente. Elle tend la langue et commence à ramasser ce qu'elle veut déguster chaque fois qu'elle aime physiquement et dans le délire son homme si précieux. Elle lèche, elle s'euphorise, elle se nourrit. Loup qui ouvre à peine les yeux et qui recommence à respirer normalement n'en revient pas ; il n'a jamais vu tant de désir et tant d'amour... la situation le trouble, le bouleverse profondément. Il approche son visage du visage d'Anna qui lèche la glace. Il voit sa langue qui attire et récolte son sperme ; il en récolte lui-même et, la langue exposée, en fait un don à sa Louve ; elle aspire la langue qui lui est offerte et la nettoie. Il voudrait l'embrasser totalement, mais elle le maintient ensuite à distance... Loup voit le visage d'Anna magnifié, ses yeux à demi clos, sa bouche enflée par le travail, la langue dévorée par la nourriture même... Il ne pourra, dans l'ébahissement le plus grand, qu'admirer son amante qui continuera, sans laisser une goutte, de se nourrir de la substance donnée.

❧

Assis par terre devant la psyché, ils se sont reposés dans les bras l'un de l'autre, en parlant si doucement qu'ils en ont perdu des mots, qu'ils remplaçaient volontiers dans leur dialogue par des « hum » et des caresses. Ainsi, ils ont oublié le temps qui file... et qui est mortel. Une demi-panique les a surpris quand ils ont compris que Jean-Louis devait quitter rapidement la maison. Se rhabiller, effacer les traces... passe toujours : cela se fait dans l'action. Mais dire « au revoir », sans une idée du jour du « revoir »,

est déchirant, plus encore en cet après-midi de débordement émotif et de dépassement.

Jean-Louis, dans l'autobus qui le ramène à Montréal, revoit dans sa tête chacun des instants de cette journée « éprouvante »... (et ne peut se défaire de cet étrange qualificatif). Des sentiments inédits et douloureux de manque, et un autre, sentiment de plénitude, se sont imposés et se tiraillent dans sa tête... Le regard halluciné et magnifique découvert dans le visage de son amante – son amoureuse passionnée depuis tant d'années, dépasssant tout à coup non pas des limites qui n'existent pas entre eux, mais leurs rituels – son amante provoquant des sensations qui les emportent tous les deux beaucoup plus loin... et la puissance symbolique de l'action d'Anna qui se découvre capable de gestes hors du commun... et que la puissance de cet excès se soit exprimée et ait été vue par lui dans un endroit inhabituel, la maison de la femme qu'il aime le plus au monde, n'arrête pas d'inquiéter Jean-Louis. Que ce lieu inhabituel soit celui où, en plus, pour la première fois, elle n'a pu lui offrir ses cuisses ouvertes, ni sa chatoyante vulve, ni recevoir sa chair... Perturbé, il croit que c'est la première fois dans le cours de leur longue et irremplaçable relation.

❧

Par une douce et tiède journée de mai, Jean-Louis regardait entre les jambes d'Anna pendant qu'elle se caressait ; c'étaient des caresses lentes, un peu pour passer le temps. En fait, c'était une attitude courante d'Anna, quand ils étaient ensemble, nus dans leur grand lit, retirés dans leur refuge du Plateau Mont-Royal, et qu'ils s'entretenaient. Elle se caressait, mais souvent elle semblait indifférente à ce qu'elle faisait... ce qui était loin de la réalité, mais la manière le donnait à penser. Les amants conversaient, parlaient de cuisine, de littérature et d'autres choses, et Loup tout à coup les interrompait pour encourager les mouvements de doigts de sa spectaculaire amie. Il utilisait des mots doux et suggestifs ; il lui racontait que des huiles filantes et transparentes coulaient de ses lèvres et que les mouvements de celles-ci, involontaires, étaient provoqués par le mouvement de ses doigts. L'action qui se répétait prenait bientôt le dessus sur les paroles. Les mots de l'homme ne suffisaient plus à la tâche entreprise par la femme. Jean-Louis, émoustillé, s'embrouillait. Des mots choisis, sucrés, qu'il aurait aimé prononcer, il ne retenait que des mots crus et salés, ceux qui ont de l'acidité et du piquant, qui ont ce qu'il faut pour faire de l'effet, surtout quand on ne les attend pas. Alors, annoncée seulement par une accélération de sa respiration, la vulve d'Anna se mettait à battre comme des voyelles dans la bouche. À l'intérieur, les muscles constricteurs de son vagin et, plus bas, ceux de sa rose-des-vents entraînaient dans leurs contractions tout l'appareil génital d'Anna. Jean-Louis ne pouvait se lasser de la vue stupéfiante qui s'offrait à lui encore une fois. Il contemplait une créature autonome qui aspirait puis expirait telle une bouche de nageuse... On aurait dit qu'elle mastiquait ! Au rythme de sa respiration et de sa jouissance, le sexe d'Anna s'exprimait comme s'il était vivant !

❧

Tout au long du boulevard Saint-Joseph, et après qu'ils eurent tourné à droite sur le boulevard Saint-Laurent et qu'ils eurent subi des ralentissements et même des arrêts de la circulation, et jusqu'à ce qu'ils fussent stationné près de l'épicerie italienne où ils se rendaient faire leurs courses quasi hebdomadaires, la neige n'avait cessé de tomber à gros flocons humides. La température, clémente – c'est souvent le cas dans ces circonstances – flirtait avec le « degré zéro ».

Une demi-heure auparavant, quand ils prirent place dans la voiture tiède, avant de partir faire leurs courses, ils se débarrassèrent de leurs manteaux et se mirent à l'aise. Avant d'attacher sa ceinture de sécurité, Jean-Louis se pencha vers Anna, comme il le fait toujours en montant en voiture, pour la remercier du bonheur qu'elle lui donne et lui redire qu'il est heureux avec elle : il l'embrassa et posa sa main droite sur son ventre qu'il caressa doucement dans un geste qui est, pour lui, un sommet de tendresse. Anna profita de ce bref instant pour soulever ses hanches, pousser son bassin vers l'avant et détacher, sur le côté, l'agrafe de sa jupe à taille basse. Jean-Louis, comprenant le message, laissa descendre sa main, irrésistiblement attirée, et la plaça entre la jupe et la culotte d'Anna, enveloppant son pubis. Il en saisit la chaleur et toute la moiteur... Dès ce moment, Jean-Louis fit des pressions sur la vulve de son amante et provoqua des sensations. Elle mit le moteur en marche et dit à son Loup, qui semblait vouloir retirer sa main : « Non, non ! Reste là ! »

La position était inconfortable et la ceinture de sécurité encombrait ses moindres mouvements. Loup finit par trouver une posture qui lui permettait de caresser ou, tout au moins, de garder au chaud le sexe de son amoureuse. Il s'assit de côté, forçant les articulations de son bras droit et de son poignet à agir dans le sens contraire au sens commun. Alors, pendant tout le trajet, malgré sa position malaisée dans la voiture qui roulait, il exerça sans relâche, maladroitement mais sans précipitation, des mouvements et des embrassements de doigts et de paume qui maintenaient un degré élevé d'excitation dans la vulve d'Anna.

Pendant les moments d'arrêt, aux feux rouges ou dans les encombrements de la circulation, entre deux camions ou en côtoyant un autobus, Jean-Louis pouvait l'embrasser et mieux la caresser. C'est ainsi qu'à l'intersection de l'avenue Laurier, après qu'il eut mouillé ses doigts dans les profondeurs de son sexe, il les glissa de bas en haut entre ses lèvres, puis ses doigts retrouvèrent la tête chercheuse du clitoris de la femme de sa vie et ils le provoquèrent par des rotations bien huilées. Au croisement de la rue Beaubien, le plaisir d'Anna faillit déborder ; des travaux de construction bloquant temporairement toute avancée, ils laissèrent plus de temps à la gestuelle torride de Loup pour s'exprimer... lui qui anticipait le bonheur de voir son amante se dissoudre d'émotion dans sa main. Mais, dans la neige qui tombait abondamment, la circulation des véhicules reprit !

Anna ne parlait pas beaucoup ; elle se concentrait sur la conduite de son automobile et, surtout, sur la sensation de grande chaleur et l'excitation qui s'accumulaient au creux de son ventre ; au-delà de ses pensées, la seule présence de la main de Loup qui enveloppait son sexe ne lui laissait aucun répit et la maintenait sous tension, au bord de la rupture ou de l'inflammation.

Au moment de se garer et aussitôt que le moteur de la voiture stationnée fut coupé, ils constatèrent tous les deux que la buée à l'intérieur de la voiture et la neige qui s'accumulait sur le pare-brise les abritaient des regards indiscrets et les enveloppaient dans une sorte de bulle. Dans cette bulle, une autre forme arrondie, la main de Jean-Louis, abusait de ses actions depuis près de trente minutes, mais se retenait d'en laisser filer les effets et en empêchait les débordements. Le bonheur d'aller plus loin reviendra à Anna, une femme de conviction, qui cherche le dépassement, même dans les petites choses, et qui veut offrir à l'homme qui l'accompagne de son amour le spectacle et les odeurs de son sexe en soubresauts érotiques.

Ils pouvaient enfin tous les deux détacher leurs ceintures puis reculer et incliner leurs sièges le plus loin possible. Anna exigea que cela se fasse sans que la main droite de son Loup délaisse son sexe. Elle se débarrassa d'un seul mouvement de sa culotte et de sa jupe ; la main de Jean-Louis était enfin libre... de poursuivre son action. Les hanches d'Anna s'étalaient en contraste, blanches sur le tissu tête-de-nègre de son siège ; elle écartait généreusement ses cuisses ; elle couvrait de ses deux mains la main de son Loup, puis elle la remplaça par les siennes ! Loup en fut quitte pour regarder Anna effleurer à peine son clitoris quand ses doigts qui glissaient et fouissaient sa vulve en ressortaient temporairement. Mais le manège ne dura pas très longtemps, car les caresses de Jean-Louis durant le trajet portaient leurs fruits. Anna ferma les yeux ; elle tendit ses jambes et son ventre tandis que des mouvements involontaires l'animaient ; ses doigts agissaient rapidement, puis s'interrompaient, comme s'ils cherchaient à vérifier l'effet de vertige qu'ils produisaient, puis recommençaient leur danse. La respiration de circonstance d'Anna fut terrible et forte ; elle râla, mais la manière fut étrange dans sa profondeur ; elle se soûla des sensations qui soulevaient son corps tout entier et des frissons qui venaient de partout déstabiliser son habituelle « force tranquille » lorsqu'elle cherchait une manière d'aller plus loin dans l'expression amoureuse. Cette fois, la spirale de plaisir fut prodigieuse. Tout semblait extrême dans cet orgasme que la Louve donnait à voir au cœur battant de son seul homme, pendant que, vue de l'intérieur de la voiture, la neige les recouvrait entièrement. Anna frissonna.

❧

Dans la vie quotidienne, Anna doit défendre sa liberté d'être et d'agir avec la plus grande détermination. Dans certains voisinages, plus petits que d'autres, les commentaires mesquins fusent à satiété, se vautrant dans l'ignorance la plus crasse. Dans ces lieux-là, l'amour est un mal nécessaire qui ressemble bien plus à un contrat de dupes qu'à un mode de vie. Pour Anna, force est de constater que l'amour n'est un crime que dans la tête de ceux et celles qui n'aiment pas, qui n'aiment pas assez ou qui aiment mal et laissent ensuite leurs sentiments être attaqués par le temps, par les misères de la vie, par la possessivité, par la jalousie...

L'aveuglement de la jalousie (et non celui de l'amour) est d'abord la maladie de qui manque de confiance en soi ; son angoisse est celle du scorpion fou qui tourne son dard empoisonné contre lui-même, car la jalousie – le plus vil des sentiments et le plus grand de tous les maux – c'est le cancer du cœur agonisant qui veut entraîner le cœur amoureux avec lui.

❧

Le neuvième jour du mois de septembre fut une magnifique journée qui vit les amants se promener, se parler, pique-niquer, s'embrasser avidement et se caresser dans le parc de l'île Perry, aménagé sur une île de moins de trois cents mètres de long, en bordure de la rivière des Prairies, et qui est connue, dans ce quartier, sous le toponyme cocasse d'île aux Fesses ! Un sentier fait le tour de l'île, emprunté surtout par des piétons, quelquefois par des cyclistes.

Une caméra portée à l'épaule, déplacée lentement par son opérateur, qui aurait emprunté l'allée circulaire et qui aurait filmé le paysage dans ses détails, aurait aperçu – mais peut-être seulement après coup tant ils semblaient immobiles – sur l'un ou l'autre des bancs ou assis à une table de pique-nique ou accroupis sur une pierre ou cachés sans l'être derrière un bosquet, un buisson, des hommes, peut-être une vingtaine, tous âgés, tous inoccupés, tous muets, regardant dans le vague, comme des sphinx immobiles « au sourire douteux », si immobiles que les amoureux, sauf au moment de réquisitionner à leur profit une table pour manger, ne les avaient pas remarqués. Ils choisirent cette table dans une zone ombragée, agréablement fraîche, mais l'emplacement est devenu un peu moins plaisant lorsque le vent, pourtant léger, a tourné. Les amoureux, qui avaient terminé leur repas et rangé leurs effets, s'en allèrent donc marcher dans l'allée sablée du parc et dans sa clairière, sous le soleil. Les amants enlacés, seuls au monde, se réchauffent au milieu de cette large trouée qui occupe le centre de la petite île. Debout, l'un face à l'autre, leurs corps s'embrassent, se serrent, se pressent. Anna voit son Loup en contre-plongée et aperçoit le reflet de son visage dans ses lunettes noires ; elle s'amuse du bout du nez de son amoureux et de sa bouche rose qui lui apparaît très rieuse ; sa tête assurément est remplie de pensées coquines.

Après un moment à caresser les hanches d'Anna, après avoir exercé des pressions sur le bassin de sa belle amante pour qu'il se colle au sien, après s'être délecté de ses soupirs, de sa chaude respiration et de ses petits baisers affriolants dans son cou, après qu'ils eurent uni leurs bouches et leurs langues pendant de longues minutes, Loup glisse sa main dans le pantalon desserré d'Anna. La petite agacerie qu'il voulait lui faire transforme presque immédiatement les soupirs de sa maîtresse en quelque chose de plus intense, en souffle profond, en quelque chose de dangereusement excitant. Alors, ils ferment les yeux ; ils se concentrent ; unis, les amants oublient où ils se trouvent : ils folâtrent sur une lointaine planète. Attachés l'un à l'autre, et l'un et l'autre attachés aux sensations qui travaillent le ventre palpitant d'Anna. Les amoureux tanguent au rythme de cette étreinte souterraine jusqu'à ce que Loup, sous les effets des caresses qu'il lui prodigue, l'entende fondre dans son cou et la sente couler dans sa main, en plein air, au milieu de la clairière, au bord de la rivière... Après, seulement après la fin du doux balancement qui les anime, ils se demandent si la chanson d'Anna est demeurée dans le cou et les oreilles de Loup ou si elle a été entendue au-delà de ce tout petit périmètre... Le regard circulaire qu'ils jetèrent en ouvrant les yeux leur fit comprendre que les sphinx de ce lieu de verdure n'avaient pas tous été insensibles aux caresses prodiguées et à la musique qui en était résultée ! Le plus pathétique fut sans doute ce cycliste arrêté, descendu de sa monture, debout à ses côtés dans une pose figée, qui n'avait pas osé quitter la piste pour se rapprocher de ce qui fleurissait devant ses yeux et sous les doigts de Jean-Louis, comme si le pédaleur immobile avait compris que, pour les amants, le spectacle donné par inadvertance faisait partie de l'amour recueilli par eux, dans les bras l'un de l'autre, et qu'il ne devait pas les perturber.

Toutefois, à partir du moment où Anna et son Loup, main dans la main, se mirent en marche, cherchant un endroit moins exposé, plus intime, et se déplacèrent dans l'île, ils purent constater, à regret, que les ombres, au moins celles dont le regard envoûté avait un peu plus tôt porté jusqu'à eux, que les ombres se mouvaient avec eux. Le charme étant rompu, ils quittèrent l'endroit.

❧

Dans la voiture d'Anna, souvent, Jean-Louis caresse les petits seins de son amoureuse et mesure, si l'on peut dire, la raideur des mamelons en les tournant doucement dans ses doigts... Dans la voiture d'Anna, son grand Loup lui caresse le ventre et prend en considération la fraîcheur de la peau et la chaleur des sentiments... Mais, surtout, dans la voiture d'Anna, quand ils vont quelque part et qu'ils y arrivent, aussitôt la voiture stationnée, ils détachent leurs ceintures de sécurité et commencent à s'embrasser.

Le désir se lit dans la chair rose, dans le rapprochement. D'abord les lèvres s'effleurent, puis elles se touchent, puis elles se tâtent, puis elles se goûtent. La chair arrondie est humide et cette moiteur sert d'aimant aux formes ourlées qui se taquinent. Les lèvres se pressent et s'entrouvrent ; elles cherchent de l'air et de l'eau. Les langues interviennent et les lèvres sont mouillées davantage, car les langues, quand elles cherchent, débordent le frais moelleux des lèvres. La langue souple d'Anna, s'entortillant à celle de Jean-Louis, fait penser à la gestuelle sexuée qu'elle déploie souvent autour de sa verge ; la langue de Loup qui pénètre la bouche de son amante, en en caressant le pourtour, agit comme si elle conversait avec la vulve d'Anna. Désormais, les langues ne se parlent plus, elles se comprennent, elles se devinent. Elles effectuent leurs parades amoureuses et chacune dira jusqu'au bout son envie de l'autre, car c'est chez l'autre que se trouvent les saveurs indicibles. Les langues se touchent du bout de la langue ; elles se répètent les pleins et les déliés qui caractérisent l'harmonie qui est en eux.

Jean-Louis nage dans la salive d'Anna ; il se promène entre ses dents, se laisse emporter par ses glissades d'eau... Laissant les pointes et les entrechats, les langues se reposent. Anna, qui reprend les caresses, étale la pulpe de ses papilles sur la bouche au repos de son homme. Ses lèvres, sa langue prennent la bouche entière de Loup. Une bouche bataille avec ardeur, semble manger l'autre ; une bouche réplique dans l'euphorie et ça coule de partout ; les lèvres charnues n'en peuvent plus de manger et de se vouloir mangées. La langue souple d'Anna, la bouche savoureuse de Jean-Louis se masturbent, puis se pénètrent ; elles se « va-et-viennent » dans un irrésistible amour cannibale, car l'envie de la chair de l'autre les découpe, lèvres qui se prennent, bouches qui s'emballent, qui ne laissent place qu'à de tendres et folles succions... Enfin, plaisir parmi les plus élevés, pendant que les langues s'aiment de manière soutenue, que Jean-Louis remarque les belles lèvres d'Anna dilatées par l'activité amoureuse et qu'elle-même sourit de la figure abandonnée de son Loup, leurs mains s'animent dans leurs cheveux. Ils se caressent mutuellement la tête et ajoutent les tendresses et les frissons qui en proviennent aux délices de leurs embrassements. Aux faces aimées et illuminées par les mains, aux joues cajolées et aux fronts découverts dans la lumière, s'ajoute le regard de l'un posé sur le visage radieux de l'autre. Puis les mains dans le cou rapprochent les têtes des amants qui recommencent à s'embrasser, et vont s'aimer ainsi dans leurs bouches, pendant des minutes sans fin, usant leurs langues et leurs langages à dire à l'autre la passion infinie que Loup porte à Anna et que celle-ci lui donne dans ses étreintes.

❧

Dans la canicule de l'été, Anna et Jean-Louis se reposaient sur la terrasse de l'appartement de ce dernier. Protégés des rayons du spectre ultraviolet du Soleil et du regard des voisins par une toile de la même dimension que la loggia, ils pratiquaient l'oisiveté dans cet espace – que l'on pourrait mieux décrire comme une sorte de moucharabieh, puisque ce qui forme l'abri est à la fois ouvert et fermé – également enclos verticalement par des treillis où court la vigne. En dépit du temps, ils avaient choisi de subir la chaleur humide qui s'abat souvent sur Montréal en cette saison, plutôt que de se réfugier dans la fraîcheur sombre du logement situé au rez-de-chaussée. À vrai dire, dans l'obliquité du jour, ils pensaient que rien n'atténuerait le poids de cette chaleur, pas même leur inactivité – ils lisaient un peu

– ni le peu de vêtements qui les couvraient...

C'est ainsi que, malgré tout, Jean-Louis, qui n'a de cesse chaque jour qu'il n'ait inventé une manière nouvelle de plaire à son amoureuse, en vient à lui proposer de la « mouiller » pour la raviver, voire la « désaltérer ». Connaissant son homme et croyant à un jeu de mots, et songeant à une sorte de piège pour la tirer de sa torpeur, elle lui demande :

— Tu veux que je travaille ?

— Non, non, non ! répond-il, tu n'auras rien à faire ; tu n'auras qu'à être nue, à t'étendre et à te laisser aller...

— Qui fera quoi, alors ?

— Il n'y a que ma langue qui travaillera.

— Oh ! Tu vas me raconter une autre de tes belles histoires sucrées... Ça m'intéresse ! indique Anna.

— Ce n'est pas ça ! Ce que je te dis, c'est que je vais te « mouiller »... Et quand tu seras « mouillée », il faudra bien que je te lave, puis que je te sèche... et je te ferai ça avec ma langue...

— Tu ferais ça ? Tu ME ferais ça ?

Étonnée, tout de même, Anna veut dire à son Loup qu'elle est heureuse de sa proposition, mais elle ne veut pas le lui dire platement. Elle poursuit :

— J'ai toujours rêvé d'être une nourriture pour toi, mon homme ! Pas au sens propre, mais presque... Alors, je vais me laisser rêver ; je vais me laisser aimer par toi de la manière que tu le souhaites.

— J'ai beaucoup d'appétit pour toi, ma douceur !

Après une pause, après lui avoir jeté un regard intense, elle ajoute, pour conclure :

— Tu es fou, mon Loup, mais je laisserai *ta langue me faire ce qu'elle voudra*.

Elle dépose son livre et réussit à s'extraire du transat confortable où elle était étendue. Ayant accompli cet exploit, désormais nue après avoir retiré sa culotte avec une certaine fébrilité, elle appuie ses fesses au bord de la grande table de la terrasse et, avant de s'y allonger sur des serviettes de plage que Jean-Louis a superposées pour en molletonner la surface, l'attire à lui. Ce faisant, elle veut surtout approcher son visage de celui de son homme, de sa bouche et de sa langue qui viennent de lui proposer des sensations qui, elle en est convaincue, lui deviendront irremplaçables. Anna promène ses lèvres sur la bouche de Loup avant d'y pointer sa langue. Pendant qu'elle lui lèche les joues, Loup lui demande de promettre de ne prendre aucune initiative et de maîtriser ses sens du mieux qu'elle le pourra tout le temps que durera le supplice particulier qu'elle a accepté de subir. Malgré l'antinomie, Jean-Louis lui suggère de faire de ses perceptions et des stimulations de cette épreuve une sorte de réserve de sensations vives dans laquelle elle puisera plus tard.

Pendant qu'Anna se colle à lui complètement et que le sexe durci de son Loup lui grimpe sur le ventre et qu'Anna mordille le cou de son homme... pendant ce temps, Loup s'appuie à son tour au rebord de la table. Il est désormais libre, pour son plaisir envoûté, de lui tâter les fesses, de les écarter largement avant de les resserrer, de les saisir, de soupeser ces masses fascinantes, mi-fermes et si élastiques, de les presser en les remontant, d'en toucher toutes les parcelles et d'en aérer la très humide raie qui semble, ce jour, vouloir recueillir tous les liquides dont dispose le corps d'Anna... Jean-Louis a toujours eu une attirance particulière pour les fesses de son amoureuse !

Jean-Louis prend Anna dans ses bras et la dépose sur la table. Elle s'installe ; elle dispose son corps comme dans un repas oriental, tous les plats au choix des invités étant offerts simultanément. Ainsi, sa tête appuyée sur une serviette repliée, elle s'étire mollement et profite de son indolence. Pendant que Loup va chercher une grande bouteille d'eau fraîche, qu'il placera près de lui dans un seau à glace, elle pourrait sombrer dans le sommeil. Son corps – son visage d'amante exaltée, ses bras étendus, ses mamelons subitement bandés, son ventre de blancheur, ses cuisses entrouvertes, l'humidité de son sexe, ses jambes d'albâtre, l'incroyable ton rose de ses orteils – tout son corps est admirablement donné. Le corps de la Louve se laisse aller à une langoureuse paresse, qui durera et tournera peut-être à l'ivresse.

Loup admire les aréoles pigmentées au carmin atténué de brun qui entourent les mamelons durcis et pointés d'Anna. Pour les maintenir dans ce bel état, et pour commencer le travail délirant qu'il s'est assigné, il prend dans sa bouche une petite quantité d'eau glacée qu'il laisse ensuite couler en filet de ses lèvres sur les mamelons et les petits seins ronds. L'écoulement de l'eau – « un frisson d'eau » – sur le ventre, sur les côtes et en bordure du dos ajoute au frémissement. Il en sera ainsi tout au long de l'après-midi.

Jean-Louis abreuve ensuite la bouche de celle qui abandonne son corps ; en lavant ses lèvres de sa langue rafraîchie, en les entrouvrant, en aspirant la langue d'Anna, il lui parle du voyage qu'il entreprend et qui le mènera à explorer non seulement la surface mais aussi les anfractuosités de son être ; du lieu de cette bouche, sa langue rayonnera et instillera des atomes de tendresse, autant que du venin amoureux, dans chacun des pores de sa peau et dans chacun des orifices importants de son corps entier.

Loup choisit d'instinct de commencer l'inventaire de son amoureuse par son visage, la partie de son corps la plus grave. Veut-il mesurer l'abandon qu'elle lui concédera ? Craint-il qu'elle ne soit pas disposée à se laisser aller en toute confiance ? Ose-t-il un instant douter de l'amour d'Anna ? Non, assurément ! Et l'attitude d'Anna lui rappelle qu'elle est à lui sans restriction, comme lui-même est à elle, ainsi que cela a toujours été entre eux.

Jean-Louis tient dans ses mains la belle tête de la femme qu'il aime et il lèche son visage : la bouche fermée d'Anna, il la dessine à grands traits de la largeur de sa langue et avec toutes ses papilles ; puis, après avoir bu un peu d'eau (geste qu'il refera sans cesse), il met sa langue en rond et, s'étant fait une ouverture au milieu des lèvres, projette l'eau dans la gorge de son amante comme une giclée de sperme. Anna ouvre la bouche de la même manière qu'une actrice de cinéma... et l'offre entière, de la toute petite intersection de ses lèvres jusqu'à leur pulpe attirante ; le baiser qui s'ensuit fait naître à la racine de ses cheveux des frissons et des chaleurs inoubliables.

Certes, Jean-Louis manipule la tête d'Anna avec délicatesse, mais aussi comme un objet à sculpter que l'on appuie sur soi pour le tenir fermement, puis que l'on éloigne pour vérifier « le pas gagné » sur la matière brute... Il humecte sa bouche et s'en prend à la couleur des joues et de leurs pommettes rieuses, et au nez de son amoureuse ; il les lave comme les chats savent laver, et il sait persister et trouver les creux et les hauts, y compris les narines voluptueuses d'Anna que sa langue tente de pénétrer. Il mouille sa bouche et se met à apprendre par cœur les désirs de l'amante en allant les chercher de gauche à droite, d'une tempe à l'autre, à plusieurs reprises, sur son front magnifique. Sa langue rafraîchie parcourt les sourcils au moins une fois à rebrousse-poil, ce qui provoque une vive « chatouille » dans tout son corps, puis elle voudra, en les enveloppant doucement, permettre aux paupières et aux contours et aux cils et aux yeux mêmes de son amour de se reposer. La langue humide efface les pattes-d'oie, blanchit la chair des tempes ; elle revient à la ligne droite du nez qu'elle aime tracer et retracer et à ses ailes qui palpitent. Ensuite, toujours fraîche, elle contourne la figure entière en suivant la forme de la mâchoire, l'arrondi du menton avant d'aller rapidement se cacher, dans l'autre face du visage, dans une oreille. Elle aspire un trait d'eau qu'elle laisse couler derrière cette oreille, puis Loup regarde le liquide qui glisse et va se perdre dans le cou d'Anna. Il incline le visage épanoui de sa Louve. La bouche de Loup dévore l'une après l'autre les oreilles de son amoureuse. Sa langue en explore les sinuosités comme des vulves en miniature, s'imposant puis se laissant désirer. Pour appendre la coiffure, la langue fraîche gorgée d'eau mouille la naissance des cheveux, tout autour du visage, au-dessus du front, détourant les tempes et les oreilles et, après qu'Anna se fut placée sur le côté et que son Loup eut relevé et retenu sa chevelure dense aux accents de soleil, elle humecte un peu plus qu'ailleurs les frisons tendres qui, malgré leur discrétion, terminent le dessin de la tête admirable. Le contour humide de la chevelure d'Anna doit maintenant être coiffé ; la langue de l'amant entreprend de le peigner, un centimètre à la fois, dans le sens de la croissance, en léchant et tirant en douceur, pour éclairer son visage ardent... tandis que son nez profite d'exhalaisons discrètes, à la limite des cheveux et dans le duvet qui retiennent tant d'arômes.

❧

Certains jours, souvent même, Anna prend toutes les initiatives ; d'autres jours, comme en ce début d'après-midi : non ! De toute manière, elle a promis de se laisser supplicier et non d'agir. Elle implore tout de même son Loup, entre deux souffles, de caresser son clitoris de temps en temps, « même si ta langue n'est pas rendue là... Cela augmenterait ma ‹ souffrance ›, mon Amour ! » ajoute-t-elle, souriante.

❧

Jean-Louis soulève la tête de sa Louve et déplace vers ses épaules la serviette qui lui sert d'appui. Ainsi, la tête d'Anna est renversée et son cou bien dégagé laisse deviner, dans la finesse de son corps, un losange creux formé par les omoplates et les clavicules. C'est dans cet étang de chair blonde qu'il déposera avec sa bouche quelques millilitres d'eau fraîche qu'il utilisera ensuite pour laver son cou et sa nuque. Mais, auparavant, pour satisfaire, bien imparfaitement il est vrai, au désir de son amante, Loup se mettra en bouche l'eau la plus froide à sa disposition ; entre les jambes écartées d'Anna, il ouvrira délicatement les grandes lèvres et laissera lentement échapper le contenu de sa bouche sur les nymphes frémissantes et à l'ouverture du vagin, puis il en observera l'écoulement par la raie des fesses. Quand l'eau achève sa course, Anna place une main entre ses jambes pour se caresser... mais son Loup la prie de se retenir – « Ma douceur, l'après-midi ne fait que commencer ! » – et il insiste pour qu'elle étende ses jambes et les rapproche l'une de l'autre.

Après le cou et la nuque aromatique, Loup va provoquer son nez et ses papilles dans la profondeur des aisselles de son amoureuse, où des effluves capiteux fuient de la peau extensible. Plus que sa

langue, c'est à l'évidence son nez qui est attiré par l'ambre gris qui s'exhale des follicules... malgré, pense Jean-Louis, l'attention féline avec laquelle Anna entretient son corps. Il n'en reste pas moins que l'odorat curieux de Jean-Louis, surtout quand il s'agit de la peau de la femme qu'il aime, y découvre sans cesse des émanations, des souffles, des vapeurs tous plus enivrants les uns que les autres. De l'odeur de son front à celles de ses orteils et de la plante de ses pieds à sa bouche vermeille, la gamme est étendue des parfums entêtants (musc et civette) ou suaves (lavande ou rose ou violette), des découvertes alcalines et des jouissances végétales. Les pénétrantes et incontournables senteurs, pour qui sait les trouver et les aimer, dans la rondeur et la chair ferme des épaules et la texture des bras subtilement musclés, apparaissent quand Anna, maintenant couchée sur le ventre, les membres supérieurs au niveau de sa tête, invite la langue de Loup à suivre les traces de ses muscles, quand il s'agit pour lui de dégager de cette peau délicieuse des fluctuations qu'il faut aller découvrir et prendre une à la fois, dans l'une ou l'autre parcelle ou cachette de sa peau – et les distiller.

Vu de près, le visage concentré de l'amant se dissimule en partie derrière ses cheveux qui retombent. La tête inclinée de Loup suit du bout du nez les collines qui dévalent, des épaules jusqu'aux fesses, montrant entre les deux le paysage vallonneux qui laissera, de la géographie de l'aimée, des impressions variées selon l'échelle qu'un cadreur pourra imaginer. Les cheveux d'Anna remontés, la nuque dégagée allonge la perspective, modifie l'éclairage, les frôlements de l'air, la manière dont les papilles perçoivent les dénivellations infimes, les muscles affleurants, les courbes et les formes sensuelles qui émergent de sa chair. L'attirante nuque incite le lécheur à reprendre sa quête de saveurs de cet endroit trop souvent dissimulé. Entraînant avec elle tous les sens de Loup, sa langue entame la patiente exploration du dos et des reins et des hanches et des fesses et du chemin qui les sépare. Des gouttes, déposées volontairement, glissent dans le dos ; leur glissade fait frissonner Anna ; elles se mêlent à l'insensible perspiration de la peau et au duvet qui la coussine finement ; elles se rassemblent au creux des reins de la femme alanguie, où l'organe mobile les retrouvera et où il s'abreuvera. Quand l'eau mouillée de salive s'échappe de la bouche de Loup et colore les rousseurs de la peau claire d'Anna, il arrive qu'il en perde la pensée, qu'il ne lui reste que le souffle doux trouvé au creux des reins. Laver à grands traits humides le dos entier de son amante, puis masser le même espace du bout de sa langue, par petites touches ciblées, demande à Loup une énergie et une puissance musculaire qu'il ne se connaissait pas et qu'il croit nourries par le seul amour enivrant que lui procure la découverte minutieuse de la chair et des couleurs aux nuances inédites qui sont instillées en lui.

Là où la taille d'Anna se dessine, vue de profil, apparaît la forme charnue la plus attirante. Un instant, Loup songe au *Nu couché de dos,* de Modigliani, à la souplesse du corps qu'il retrouve dans celui de son amour intense. La langue de Jean-Louis gravit la remontée des fesses ; la contiguïté de lieux de délices particuliers lui donne des forces nouvelles ; il ne peut s'empêcher de pétrir doucement la chair qui s'offre à lui, pendant qu'il la mouille abondamment, se plaisant à suivre des yeux, puis de la langue, *la coulée du ruisseau à proximité d'un boisé aromatique.*

Pour mieux travailler l'intérieur de ce luxueux derrière d'humaine où, à tort, trop souvent, les mains de Loup passent mais ne s'attardent guère, il la prie de le soulever. Anna glisse sous elle la serviette de plage repliée qui, avant qu'elle se mette sur le ventre, lui servait de repose-tête. La courbe des reins accentuée, l'élargissement des fesses, le dégagement de formes admirables et d'odeurs subtiles, l'apparition de la rose des vents... ont un effet sur son Loup qui est troublé par cette offrande. Presque aussitôt, consciente des efforts de son homme et ressentant une certaine difficulté d'approche, la Louve se montre davantage et l'invite à plus de touchers, à tous les mouillages, à des pointes avec sa langue qu'Anna espère de plus en plus insistantes. Perdant de sa mesure, Loup mordille les fesses, leur fait des aspirations, les colore de suçons et, tout en explorant chaque centimètre de la belle chair malléable, il se rapproche de la vulve, de ce milieu où battent les sens sans même qu'il soit nécessaire de les animer et d'où coule un nectar onctueux auquel il va s'abreuver, mais sans appuyer, en quelques longues et lentes léchées. Ensuite, avant d'entreprendre le parcours des cuisses et des jambes de sa compagne amoureuse, il va masser méthodiquement, d'abord avec légèreté puis en insistant, « la porte étroite » de son anus, en mettant à profit les caractéristiques de son « organe charnu, musculeux, allongé et mobile », tandis que ses narines prennent un temps infini à découvrir les secrets de la chair assaillie.

De la courbure où s'achève le galbe fessier, où la portion crurale développe ses charmes, jusque dans le creux poplité, puis des mollets jusqu'à la cheville, les anges, qui observent la scène, frémissent dans leur nuque, en même temps qu'Anna, du mouillage abondant et des élans de la langue de Loup. Les anges suivent les mouvements de la tête de l'amant comme s'ils balançaient la leur, dans un stade, en suivant le déroulement d'un match de tennis. Jean-Louis achève de parcourir la moitié de la peau d'Anna, l'enveloppe ardente de tous ses organes, qui exhale de fraîches et attendrissantes odeurs de lait à l'amande aussi bien que les charmes de toutes les fleurs du marché, qu'Anna et Jean-Louis parcourent si souvent, comme si elle avait pu s'en imprégner.

En cette fin de juillet, dans la terrible chaleur de l'atmosphère qui les abat, tandis que Jean-Louis masse la plante des pieds de sa Louve et la mouille, de l'arrondi des talons à la pointe des orteils, il fait en sorte de ne pas provoquer de chatouillis qui la déconcentreraient. Pour y arriver, il exerce une pression de ses pouces en même temps qu'il asperge le dessous de ses pieds de la nécessaire eau fraîche, surtout au moment où il agite sa langue sur cette chair sensible.

❧

C'est le moment pour Anna de se tourner, de s'étendre sur le dos, de revoir le visage de son amant. Pour l'aider à se déplacer, Loup se penche vers elle et elle se pend à son cou. Il demande alors à Anna de ne pas s'impatienter. Il doit reposer les muscles de son visage, de son cou, de son dos... Il caresse le ventre d'Anna ; il baise ses petits seins qui se gonflent sous les effleurements ; il fait des papouilles d'une main entre ses cuisses, mesurant la température ambiante ; il laisse même imprudemment son majeur visiter ses petites lèvres... ce qui amène Anna à sourire des débordements de son Loup et qui la conduit à soupirer. Devant les réactions de sa Louve, il retire rapidement son doigt. Il laisse ce sexe qu'il n'est pas question d'exciter davantage et prend Anna dans ses bras pour l'embrasser. Pendant ce baiser qui dure et qui dure, les bras d'Anna enlacent son homme avec passion, puisqu'elle se sent temporairement libérée de son obligation de ne pas « agir ».

Rien ne semble assouvir l'appétit que Jean-Louis a de la chair de son amante. Comment donner encore des baisers après ce bouche-à-corps ? Le désir persiste et, l'un et l'autre comme des fous dans leurs délires, ils se fondent dans des embrassements ; dans la bouche d'Anna rivée à la bouche de son Loup, des langues enroulées discutent de salives généreuses et déplacent des odeurs de fines herbes...

❧

Anna retrouve sa position allongée et les caresses de Jean-Louis. Même si elle ne connaît pas tous les plans de son Loup à son égard, elle croit tout de même que la tourmente de dévoration sublime à laquelle elle s'est soumise arrive à son terme. Elle songe pour elle-même, elle scénarise une apothéose à cette séance d'amour à nulle autre pareille. Jean-Louis, par ses gestes et par les pensées qui le traversent et qui sont ceux de la durée, fait tout ce qu'il peut pour fixer dans son cœur et dans sa tête les détails de la peau de sa Louve, dont il se fera une mémoire qu'il veut retenir jusqu'à sa mort.

Loup soulève les jambes d'Anna et il place ses pieds sur ses épaules ; il tire à lui les serviettes sur lesquelles Anna est étendue jusqu'à ce que sa vulve se trouve, au bord de la table, à la hauteur de sa verge. Anna, qui a retrouvé son repose-tête, peut suivre le travail de son homme sur sa peau. Elle sent et voit, comme une tentation extrême et une infernale provocation, la queue continuellement bandée de son Loup – bandée en pure perte ? – qu'il vient de déposer sur son bas-ventre, tandis que ses couilles se cajolent à l'entrée coulante de son sexe ouvert et parlent avec ses grandes lèvres. Les jambes d'Anna, repliées vers son ventre, amènent les pieds délicats, doux et fins de son amoureuse au niveau de la bouche de Jean-Louis. L'un après l'autre, il mouille et lave ses orteils roses et les suce et les aspire, et il traite de même l'espace intermédiaire ; il joue avec souplesse une sorte de musique à bouche sur ses dix articulations, en prenant soin de ne pas provoquer de sensations indésirables qui risqueraient de rompre le sortilège. Il termine en mordillant les coussinets de chair et de muscles qui prolongent chacun de ses orteils.

Pour que les lèvres et la langue de Jean-Louis puissent se disposer à effleurer, à mouiller, à baiser le dos des pieds d'Anna et la longueur de ses jambes, il doit se détacher du corps de son amante. Il a cessé de lécher le bout de ses pieds ; les cuisses souples d'Anna sont appuyées contre son ventre et sa poitrine ; ses jambes le « prennent par le cou ». Leurs yeux de passion se croisent ; le brasier permanent de leur désir les éblouit ! Avant de déposer les pieds de sa Louve sur la table, il profite de la position de leurs sexes et de la fluidité de celui d'Anna pour la pénétrer doucement, lentement, profondément, en la remplissant complètement, et il reste au fond d'elle un long et bon moment, sans bouger. Tous les muscles du sexe d'Anna se resserrent sur la verge de Loup.

Après avoir retiré sa queue du corps de son amante, il replace les serviettes de plage qui recouvrent la table, aide Anna à redisposer son corps comme avant et poursuit son entreprise. Il dessine ses chevilles à l'eau ensalivée ; il lave les jambes en suivant les indications de la chair. Une étreinte particulière s'engage entre les lèvres de Loup et certains muscles allongés des cuisses d'Anna ; il prolonge la promenade de sa langue sur cette partie délicieuse ; il admire les courbes subtiles qui forment des creux et des galbes magnifiques. Pour rejoindre toute cette chair de qualité et qu'elle puisse être à sa vue, Loup ouvre à nouveau les jambes de sa maîtresse de bonheur. Il se place ainsi dans la zone d'effluence de sa vulve enivrante. Il veut que tout l'or et que tout le rose d'Anna, et que tous les ambres et tous les jasmins, et lavandes, et muguets, et myrrhes, et œillets, et violettes et les autres parfums, qui confondent ses sens et se rendent innommables, qu'ils lui deviennent accessibles ; et il veut être celui qui découvrira l'ultime suavité qui distingue son amante de toutes les autres femmes.

Anna « souffre » de plus en plus de ces avancées sensuelles ; les muscles de son ventre se contractent sous les sensations ; elle serre ses mains l'une dans l'autre ; elle se retient de laisser aller tous ses sens. Elle veut jouer de la grande musique avec son homme ; elle ne veut plus écouter sa seule partition. Mais le musicien fou ne l'entend pas... Il se vautre dans la chair vivante, à l'intérieur de ses cuisses, qu'il mouille, puis lèche... qu'il mouille amoureusement, puis lèche avidement.

Jean-Louis s'arrête pour respirer ; il aspire par petits coups, comme s'il allait bâiller. Il est très fatigué. Il n'avait pas imaginé la force qu'il lui faut maintenant déployer pour mener à terme l'exploration du corps si doux d'Anna ; au moment d'achever son délirant projet, il admet que ce corps, tout de même, pour une langue, représente une surface considérable !

Jean-Louis amorce la dernière partie de son dialogue humide avec le corps d'Anna en relevant les données topographiques de son torse et de ses membres supérieurs. Il cherche les bras fins qui ont si souvent entouré son cou et il retrouve, en même temps, les aisselles qui ont fait délirer ses narines. Quoi de plus tonifiant que les aisselles d'une maîtresse amoureuse ?

Loup traite à l'eau de bouche et à l'eau de source les bras attendrissants d'Anna : ses épaules vulnérables d'abord et les douillets biceps et triceps qui saillissent des membres frêles où l'on devine le chemin du sang qui circule ; puis, le creux nerveux et le coude ferme et l'avant-bras duveteux que ses papilles tourmentées explorent ; puis, le poignet et les mains folles, quand Anna les place entre ses jambes, ou bien insistantes, quand ces mains-là manipulent la queue de Loup ; puis, l'esprit cannibale, l'amant se régale des dix doigts et les amène si loin dans sa bouche qu'il se trouve à la limite du haut-le-cœur, risquant même de s'écorcher la gorge avec les ongles pastel. Après coup, pour finir, Loup s'offre de grandes lampées dans les paumes un peu refermées, dans ce creux primitif où des oiseaux pourraient s'abreuver ; il y adoucit sa fatigue et s'y remémore les odeurs sexuées de sa maîtresse, qu'il a souvent humées et dont il a délecté ses rêves.

Pendant que Jean-Louis mouillait les membres et les articulations d'Anna, il laissait dériver l'une de ses mains sur sa poitrine. Ses doigts espéraient trouver, dans l'étendue de la peau translucide, les petits seins doux à la chair fragile. Toutefois, dans la position étendue qui est celle d'Anna, ils sont absents ; de ces collines espérées, seuls émergent les beaux mamelons et les tétins raidis, dont il lèche maintenant les tours et les alentours, de l'extérieur vers les pointes carminées, qu'il tète avec délectation. À les regarder de près, elles s'animent et frémissent quand elles rencontrent les papilles de la langue de Loup, comme si leurs pulpes sensibles se reconnaissaient.

Jean-Louis donne à la poitrine d'Anna une longue ablution faite de mouvements ondulants, pendant laquelle sa langue cherche à rattraper l'eau qui s'échappe de sa bouche, coule rapidement sur les flancs, longe les côtes, suit les vallonnements qui attirent le liquide transparent, contourne les arrondis, vise ultimement le ventre tendre. Peu à peu, cela amène Loup au point central de l'anatomie de sa maîtresse, à ses flancs et à ses hanches – le centre de gravité de toutes les sensations, d'où partent et irradient toutes les pulsions, ce jour comme tous les autres jours – dans les plis de l'aine, vers lesquels, maintenant, il fait gicler l'eau de sa bouche entre ses dents, pour un effet de vaporisation, et pour humidifier l'arcade des cuisses, le pubis et la vulve, avant d'ouvrir les jambes de son amoureuse, d'admirer son sexe juteux pendant un court instant, d'ouvrir la ligne qui sépare les lèvres et d'y boire, une fois de plus, à grandes lampées provocatrices.

À nouveau, Loup remplit sa bouche d'eau ; il pose sa joue sur la peau odorante et, d'une commissure, laisse filer l'eau doucement, pariant sur la direction que prendra le liquide. À nouveau, quand il la mouille, il perçoit, dans le tumulte sensuel, dans un filon inattendu, le bouquet où roucoule l'*ombre dans l'eau,* étonnante fragrance qui semble réagir aux états d'âme d'Anna.

Quand la langue de Loup use le corps de sa Louve, dans sa généralité, ou quand elle fouille et triture particulièrement son sexe, où elle s'abreuve maintenant, la bouche de l'amant – et aussi sa pensée, son cœur, tous ses organes y compris sa peau – ne cherche qu'à envelopper Anna et qu'à fusionner avec elle et, à la fin, à disparaître en elle, à la sentir disparaître en lui. Alors, la bouche de l'amant s'épanouit. Elle aspire à transformer tous les sens de sa Louve en expressions de passion, de celles qui ne peuvent qu'anéantir toute pudeur, quand Anna distingue avant tout le caractère si différent de son homme au milieu de sa chair, du cuir de sa peau jusqu'au fond de ses sentiments, du tissu carné de sa verge jusqu'à ses œuvres les plus obsédantes, dans un mélange impossible à reproduire.

En cette fin d'après-midi de chaleur, il est temps de mettre fin au supplice d'Anna... et à celui de Jean-Louis, d'achever la parade de sa langue folle. Mais encore faut-il trouver la manière de s'arrêter ! Sous le ciel d'azur, Loup invite Anna à se placer sur le côté et à rendre son sexe disponible en relevant l'une de ses jambes... qui entourera le cou de son homme, comme il l'espère. La tête et la bouche de Loup en communion avec la vulve d'Anna, la fusion des odeurs, des liquides et des textures de ces organes en délire devraient ainsi, bientôt, arracher à ces corps aimantés des secousses aussi attendues qu'indescriptibles et leur feront prononcer, dans l'incohérence des sensations qui s'en viennent, des mots comme il ne s'en fait plus, inventés par les corps eux-mêmes.

Mais les mains de Loup dévorent, littéralement, le bienheureux fessier de sa maîtresse ; elles le massent et le prennent comme de la vie, y cherchant, pour conclure, une jouissance charnelle. Anna, pour sa part, veut que les mains qui écartent fermement ses fesses continuent leur doux bonheur ; elle relâche son étreinte autour du cou de son Loup ; désormais, la bouche, la langue, l'énergie de Loup, tout maintient Anna ouverte !

Pendant qu'il travaille sa rose et lui arrache des soupirs, Anna se retourne souvent pour regarder son Loup. Elle cherche ses yeux. Elle veut lui dire quelque chose avec les siens, mais la concentration de Loup l'a amené à les fermer. Elle geint pour attirer son attention. Il la regarde. Ses yeux lui disent qu'elle veut être prise par là. Loup comprend-il ? Elle sourit. Il lui montre sa langue arrondie, affûtée, qui imite des mouvements de pénétration. Elle n'ose pas encore lui dire les mots... Dans le passé, c'est par inadvertance, un peu à cause de la facilité d'Anna à lubrifier ses organes et à en répandre les fluides, que des occasions se sont présentées et que la chose est survenue. Mais, précisément aujourd'hui, elle ne voudrait pas que, par inadvertance, cette pénétration n'ait pas lieu. Elle articule, finalement : « J'ai hâte que tu me prennes... que tu m'achèves... J'ai hâte de jouir... Je veux venir avec toi, en même temps... » Il râpe encore la rose et les fesses ; il fait, là, des suçons, des aspirations ; il a si bien détendu le muscle constricteur qu'il peut l'élargir d'une seule poussée de sa langue. « ... Par là », articule-t-elle. Il répond en lui adressant un petit signe des yeux.

La cérémonie du lavage sacrificiel s'achève et Anna a exprimé son désir. Jean-Louis fait une pause. Il doit bien respirer de temps en temps. Il a terriblement mal dans le cou ; les muscles de ses épaules sont inflammés ; les yeux fermés, il effectue quelques rotations avec sa tête... En une seconde, Anna descend de la table, se penche sur celle-ci ; ses jambes sont très écartées ; en réalité, elle se tient sur une jambe et, de l'autre, fait comme si elle voulait remonter sur la table dont elle vient de descendre.

Son corps ainsi disposé, un peu en biais, maintient ses fesses ouvertes et les place au niveau de la bête qui tressaute entre les jambes de son Loup ; à le désirer si fort, elle l'aspire. Elle recommence à parler ; elle lui ordonne – bel euphémisme : « Prends-moi dans les fesses ! N'attends plus... Ne te retiens pas... » Puis, au moment où le gland franchit la barrière musculaire, elle ose dire : « Encule-moi ! va jusqu'au fond, mon Amour ; décharge dans mon cul ! J'en ai tellement envie ! »

Dans cet état-là, dans ces moments-là, Anna veut tout et, surtout, que le sperme de son homme coule tant qu'il pourra. Dans ces cas-là, elle oublie toutes les recommandations d'hygiène de l'ennuyeux géniteur de ses enfants ! D'ailleurs, elle s'en balance, du géniteur. La queue de son amant va bientôt la foutre comme elle n'a jamais eu envie d'être foutue, et avec une fureur telle que nul ne pourra foutrement la reproduire.

Anna ressent tout de même un échauffement douloureux, malgré son désir puissant et une abondante lubrification. Loup s'immobilise ; il lui suggère de pousser elle-même, à son rythme, à mesure qu'une certaine détente s'installe, qu'une certaine douleur s'éloigne. Anna a le souffle court, mais la queue de son Loup, telle « une force qui va », est en entier au fond d'elle en peu de temps. Anna a le souffle court, mais ses hanches sont souples. Elles vont chercher la verge quand elle s'éloigne. L'énergie que les amants manifestent est stupéfiante. Lorsqu'à une occasion il se retire partiellement, avant d'amorcer son mouvement en sens inverse, Anna intercepte la queue d'une main et commence à la masser en même temps qu'elle appelle désormais aux impulsions de Loup, que ses gémissements incitent à poursuivre sans relâche l'action entreprise. L'autre main, placée entre ses jambes, couvre sa vulve et en caresse les parois délicieuses ; des doigts explorent les zones profondes ; ils touchent, de l'intérieur, la verge enflée et explosive de Loup et participent à ses allées et venues. Dans le corps d'Anna, depuis l'extrémité de son clitoris jusqu'à la racine de ses cheveux – avant qu'elle ne se sente complètement harassée – une énergie sans borne, à laquelle participe chacune des molécules de son être, travaille ses organes et ses sens... Même prévisible, c'est « tout à coup » que survient la plénitude à nulle autre pareille et qu'elle envahit le corps des amants soudés dans leurs cœurs, dans leurs esprits, sinon dans toutes les fibres de leurs corps, pour l'éternité.

Si Anna connaissait l'habitude de son Loup de se laisser aller à un mélange de larmes et de rires au moment de la jouissance, elle ne se savait pas elle-même disposée à pousser au-delà de sa chanson, à accompagner son homme de sonorités gutturales, à s'exprimer par des cris sourds et des respirations venant de son ventre, à laisser couler des larmes exceptionnelles et des mouvements involontaires de rire. Peut-être a-t-elle été entraînée par l'envergure érotique de l'événement ? Ou s'est-elle sentie contrainte par la durée et les conditions de la scène qui l'ont obligée à retenir l'expression de ses sentiments durant plusieurs heures ? Ou bien la cause pourrait-elle en être le caractère improbable des gestes posés et leur rareté ? Ou la nature particulière des exigences de Loup qui voulait la mise à disposition totale du corps de son amante ? Ou bien est-ce, finalement, l'effet d'une certaine douleur mêlée à l'excitation, au plaisir, qui a amené Anna à jouir et à ressentir et à exprimer une joie et un bien-être jamais connus auparavant ?

❧

Après leur délire de jouissance, quand ils reprirent conscience du lieu où ils se trouvaient, dehors, dans le même air que la vie ordinaire qui continuait, malgré la grande chaleur, ils remarquèrent en même temps le silence lourd de la ville, dans l'humidité ambiante, dans l'absence du chant des oiseaux, de celui des grillons et des cigales, et dans l'absence même de la rumeur de la ville et de celle des automobiles, comme si les amants se retrouvaient dans un « nulle part », seuls au monde, dans l'absurdité d'un monde sans résonance. S'aimer dehors rend-il sourd ? rend-il fou ? Le seul écho persistant dans leurs oreilles était celui qui témoignait de la jouissance et de la plénitude dans laquelle ils se trouvaient ; leurs têtes retentissaient d'ahanements et de rires incontrôlés. Qui étaient-ils, dans les bras l'un de l'autre, pour frémir encore de leur plaisir, ressentir quasiment à chaque terminaison nerveuse de leurs corps des émotions qui conservaient leur acuité ? Depuis les mots si clairs prononcés par Anna et les sons fastueux et variés qu'ils avaient émis ensemble par la suite, pas un décibel n'était sorti de leurs bouches. La symbiose totale qui unissait Anna et Jean-Louis les comblait.

Abandonnant la terrasse, ils se réfugièrent dans la chambre fraîche, dans le grand lit, sous la couette, imbriqués, jouissant, dans une ivresse esthésique, des sensations accumulées pendant l'après-midi et attendant, étonnés et un peu inquiets, qu'elles se dissipent. Vint alors une fatigue des corps, impossible à surmonter, qui les envahit.

Quelques heures plus tard :

— Ne veux-tu pas demeurer ici cette nuit ? Surtout après une journée comme aujourd'hui ; nous continuerions à n'être qu'un, pendant toute la nuit...

— Ne me tente pas inutilement, mon Loup. Je me suis engagée à rentrer. Malgré le temps qui passe, tu sais, « IL » ne s'est jamais habitué !

❧

En ce début de soirée caniculaire, Anna rentre chez elle. Comme d'habitude, elle est attendue et elle dit d'où elle vient. Depuis plusieurs années, ses visites à Montréal font partie d'un arrangement qui doit assurer une certaine stabilité et une façade à ce couple, au demeurant des plus conventionnels. Leur relation survit au même rythme que la névrose torpide du géniteur. Le caractère particulier de cet arrangement, qui permet de maîtriser la jalousie, la possessivité et le désir de contrôle de l'un, laisse croire que des compensations d'ordre sexuel, parmi d'autres, ont été consenties par Anna, en échange d'une aire de liberté en dehors de la zone close du foyer.

Comme elle s'est toujours refusée à donner à son Loup quelque raison que ce soit pour justifier son attachement actuel au géniteur de ses enfants, et comme la vie moderne donne bien d'autres choix aux conjoints que de pratiquer le « faire semblant », Jean-Louis en a pris son parti et a renoncé, petit à petit, à saisir le sens de cette relation qui lui a souvent paru faite d'aversion retenue et de mépris ténu, au mieux d'indifférence, et qui est, par moments, de toute évidence, un cercle de malheur. Il est cependant préoccupé par la souffrance qui surgit périodiquement dans le regard d'Anna quand elle effleure des événements ou des gestes qui l'ont troublée, sinon blessée. Dans la vie quotidienne, son amante si tendre et si charitable est, selon Jean-Louis, comme l'épouse d'un joueur ou d'un ivrogne – dans ce cas-ci, d'un jaloux qui exerce autoritairement ses sentiments – qui s'entête à ne pas admettre la névrose qui l'empoisonne et le tue à petit feu et détruit la vie des autres en semant le malheur autour de lui. Ces malades se distinguent par leur fâcheuse habitude d'attribuer aux autres la cause et les raisons de leurs souffrances psychologiques et tentent toujours de les en rendre coupables.

❧

Jean-Louis dort. Il s'est couché peu de temps après le départ d'Anna. S'il se réveille en sursaut en cette fin de soirée, il suppose que c'est dû à une extrême fatigue musculaire, à des muscles qui ne se détendent pas malgré leur inactivité ; il rattache de même à cette fatigue les larmes spontanées qui lui montent aux yeux en abondance ; d'aucune manière, il ne peut attribuer son état à ce qui se passe, à peu près au même moment, dans une petite maison bleue de l'une des proches banlieues de Montréal et qu'il ne peut imaginer...

Dans cette maison, dans la chambre d'Anna, en fin de soirée, quand les enfants sont couchés, le ton monte entre Anna et le géniteur de ses enfants. La fureur de possession de ce dernier et sa maladive jalousie sont en crise. Il *devine* que le rapport amoureux qu'elle a eu avec son amant aujourd'hui est inhabituel. Il lui dit que son regard est changé, que dans cet état-là elle pourrait le quitter, que même ses cheveux décoiffés parlent en ce sens... Il veut qu'elle lui raconte ce qu'ils ont fait.

Elle refuse :

— Ni aujourd'hui ni jamais je ne te dirai ça !

— Ce n'est pas ce que nous avions convenu, lance-t-il.

— Crois-tu vraiment que je t'ai raconté ce que nous faisions, Jean-Louis et moi ? Voyons !

— Ne prononce pas ce nom devant moi ; il me fait horreur depuis toujours, tu le sais... Et tu m'apprends que tu m'as menti pendant toutes ces années. Tu n'es pas honnête ; l'autre déteint sur toi !

— Si je t'avais menti, je l'aurais fait parce que tu me l'aurais inspiré ! répond Anna. Mais je ne t'ai pas menti ; comme tu le voulais, je t'ai raconté des histoires assez excitantes pour que tu bandes et que tu jouisses, c'est tout ! Ne va pas t'imaginer que nous réinventions la roue une fois par semaine !

— Tu m'as toujours trompé ! Je t'ai donné des permissions et tu en as abusé. Ce n'est pas la première fois. Je ne comprends pas pourquoi tu me fais ça ! Je t'ai pourtant tout donné... Tu me dois tout, ou presque, à commencer par « nos quatre beaux enfants... » De l'amour ? Je ne t'ai pas aimée, moi ? Tu es MA femme, tu me dois du respect, de l'obéissance, enfin jusqu'à un certain point, à la mode d'aujourd'hui ! Je suis responsable de tout ici. Je m'occupe de tout, je paye tout, je répare tout... Pendant ce temps-là, tu vas bambocher chez cet intrus. Il faut que ça cesse, tu m'entends, il faut que ça cesse ! Tu dois me dire la vérité. Notre arrangement ne peut plus tenir puisque tu ne fais que mentir ! Pour moi, ton histoire avec l'autre, c'est fini ! Compris ? Je ne peux plus tolérer ça ! La moindre incartade et tu vas en entendre parler... Et lui aussi. Et si tu n'es pas contente, tu peux « reprendre ta liberté, je ne t'en empêcherai pas ».

— Arrête ! arrête ! arrête ! crie Anna, qui a déjà subi le même discours. Je ne suis ni à tes ordres ni à ton service et tu dis n'importe quoi. Maintenant, laisse-moi tranquille... va dormir dans le salon... ce soir, je t'ai assez vu...

— Tu ne dois pas me parler sur ce ton, et MA femme doit me donner son corps quand j'en ai besoin. J'ai droit à ma part... Je suis ton mari... Et, là, j'en ai besoin...

— Sors d'ici, ordonne-t-elle ! Tu n'as aucun droit sur moi ni sur personne... Tu n'en as jamais eu.

Elle reçoit une gifle magistrale ; la violence en est telle qu'elle est sonnée, hébétée ; elle ne comprend pas comment elle tient encore debout ; elle est incapable de quoi que ce soit, figée ; elle ne sent plus rien ; elle croit être morte, mais tout à coup la tête lui fait horriblement mal, lui élance ; le côté gauche de son visage doit avoir doublé d'épaisseur, doit être rempli de sang...

Il lui arrache sa chemise de nuit, la pousse et la soulève en même temps et la lance sur le grand lit où elle retombe sur le ventre. Elle tient sa tête à deux mains ; elle commence à pleurer. Le géniteur enlève son slip et la rejoint. Il relève les hanches d'Anna et la met sur ses genoux, car il a l'intention de la prendre comme ça, à genoux et les cuisses bien écartées. D'habitude, pendant qu'il la pénètre, il ouvre ses fesses et regarde le petit trou dont la muqueuse bouge sans cesse ; cela lui a toujours fait de l'effet, même si Anna ne lui a jamais permis de la prendre par cette ouverture ; tout au plus a-t-il eu le droit, quelquefois, d'éjaculer en y frottant son gland. Se disposant à la violer, il remarque sans peine la zone de rougeur qui persiste autour de l'anus de SA femme et le sphincter qui n'a pas encore repris complètement sa forme. Il ne lui faut pas longtemps pour comprendre comment les amants qui s'aiment depuis mille ans se sont aimés cet après-midi-là.

Pendant qu'Anna pleure, tente de se dérober et cherche à couvrir son sexe et la raie de ses fesses, il crie :

— Putain ! tu t'es laissé enculer ! Tu n'es qu'une saleté... Tu n'as jamais voulu que je te le fasse et tu vas te faire rentrer dedans par ton animal du Plateau Mont-Royal !

Il la frappe à la tête encore et continue son discours fanatique :

— Maudite cochonne, tu es pareille à l'autre écœurant... Câlice de chienne, je vais te montrer comment ça marche...

Anna crie, elle se débat, mais elle est poussée et maintenue par la tête. Le géniteur s'enfonce en elle et la déchire ; sa chair brûle sous les coups vengeurs de la queue ; elle hurle, elle le supplie de s'enlever, elle n'a presque plus de force, elle étouffe ; il s'enfonce dans son rectum, jusqu'à ce que ses couilles tapent sur les fesses d'Anna. Il ahane comme un chien maigrelet ; les naseaux fumants, il s'enfonce sans relâche ; il écrase le dos de SA femme pour maintenir son cul relevé. Il tend un bras, lui tire les cheveux et bouge la tête brutalement, en criant que c'est comme ça qu'il faut traiter les femmes de son genre.

Le géniteur grogne. Quand sa queue ressort, elle est ensanglantée. Il s'enfonce à nouveau et il hurle qu'il va lui en « mettre » ! Il est pris d'une rage hystérique. Ses yeux révulsés lui sortent de la tête. Pendant un peu plus de deux minutes arrachées à l'éternité, il aura planté et déchaîné sa queue violette dans le corps de SA femme, contre sa volonté, et se sera vidé en émettant des sons indistincts d'animaux. Il retire sa queue maculée de sang, d'excréments et d'un mélange spumescent fait de divers matériaux humains et de son sperme, tous éléments que rejette le corps d'Anna et résultant de l'excitation répugnante du géniteur.

Il retourne le corps à demi mort d'Anna ; il veut lui dire en pleine face – il veut qu'elle comprenne ! – que c'est lui le chef... Il se prend à regarder le visage déformé par les coups et la douleur, violemment traumatisé, et le corps tordu, sans conscience. Devant ce tableau pitoyable, le géniteur perd toute retenue ; il prend Anna à la gorge, la serre et la secoue :

— Si tu penses que tu vas m'attendrir, tu te trompes, hurle-t-il.

Dans son état de folie brutale, il n'a même pas perçu le soupir ultime. Il ne s'est pas rendu compte qu'Anna, SA femme, ne pourra plus l'excuser de ses colères imbéciles, de ses exigences paranoïaques, de ses pulsions mortelles, ni lui prodiguer, quelquefois, une certaine tendresse, car elle n'est désormais plus de ce monde. Enfin, en l'espace d'un instant, il prend conscience de la lourdeur de la tête de celle qui est SA compagne depuis toutes ces années, morte au bout de ses doigts.

Complètement emporté par sa démence, comprenant sans être capable de la nommer qu'une chose est arrivée, le géniteur replace Anna sur le ventre et tente maintenant de profaner son cadavre de la même manière qu'il a violé son être vivant.

❧

Il en était là quand les policiers arrivèrent, alertés par les voisins chez qui les enfants, affolés par les cris, s'étaient réfugiés... sauf le plus jeune, qui s'était échappé et qui se trouvait dans l'encadrement de la porte, qui mémorisait les événements sans l'avoir souhaité ni les comprendre, qui voulait consoler Anna, et qui pleurait ces mots : « Maman ! Tu as mal, maman ? »

MONTRÉAL, 23 JUIN — 23 NOVEMBRE 2005

Ensuite, on boit le sang en léchant les blessures ; et, pendant ce temps, qui devrait durer autant que l'éternité dure, l'enfant pleure.

LAUTRÉAMONT
Les Chants de Maldoror

Anna & Lui
est d'abord paru en 2006
aux éditions Québec Amérique

ISBN : 978-2-89668-273-7 (PDF)
© Vertiges éditeur, 2010
– 0274 –